

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. Le Matin

de Broqueville

PRÉSIDENT DU CONSEIL ET MINISTRE DE LA
GUERRE DE BELGIQUE

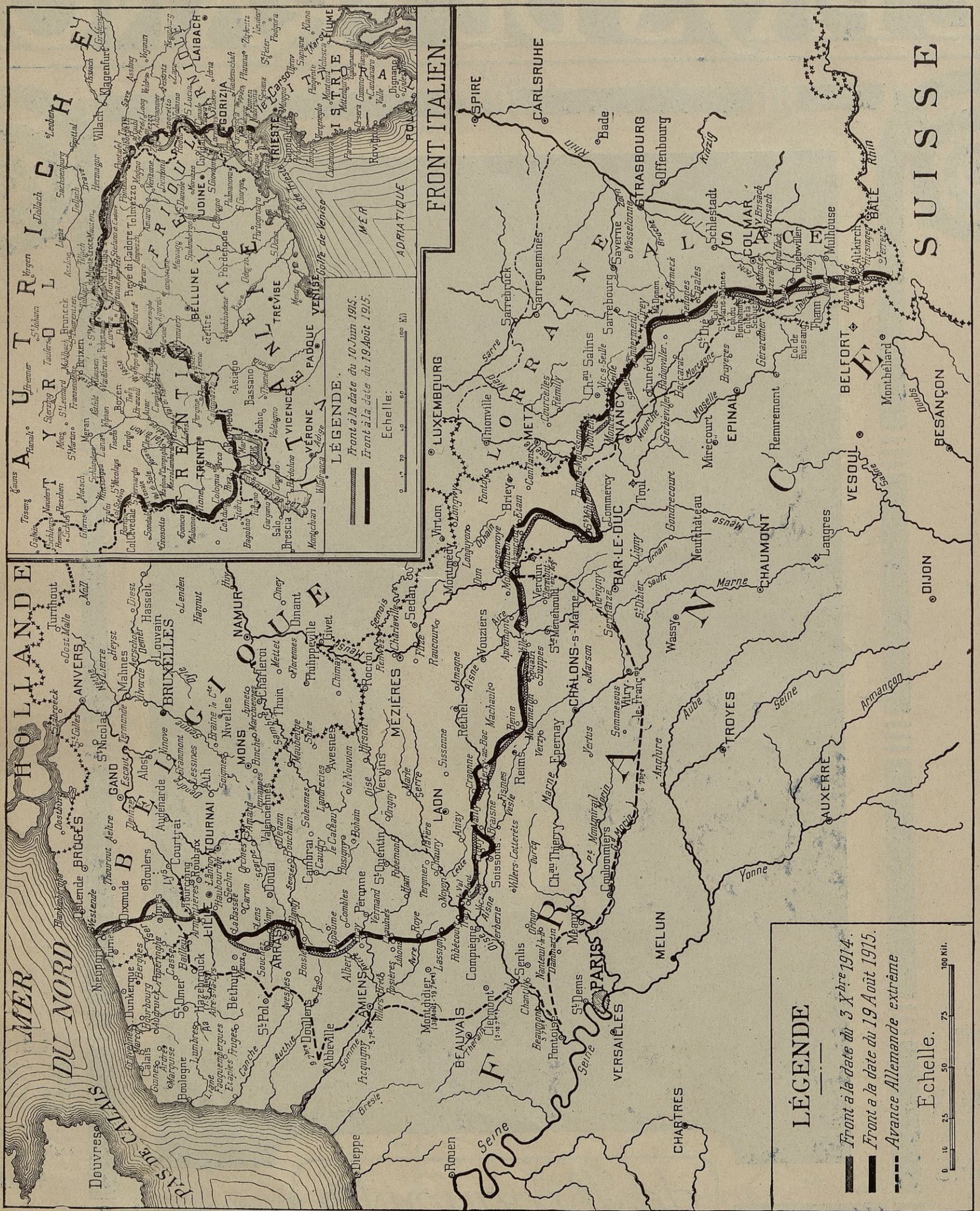
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2 4 6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 12 AU 19 AOUT

Les combats d'artillerie ont continué sur tout le front, de la mer du Nord aux Vosges, augmentant chaque jour d'intensité. Présagent-ils des actions nouvelles? Peut-être; mais pendant cette semaine il n'y a encore eu d'attaques sérieuses d'infanterie qu'en Argonne et en Alsace.

En Belgique, les Allemands ont bien essayé d'une attaque vers Nieupoort; elle a été repoussée par notre feu.

En Artois, les combats à coups de grenades et de pétards autour de Souchez et du château de Carleul ont marqué les journées des 12 et 13 août; puis, à l'est de la route de Lille, probablement entre Roclincourt et Thélus, nous avons détruit à la mine des travaux avancés de l'ennemi, tandis que nos obus faisaient sauter un dépôt de munitions dans les lignes allemandes entre Monchy et Ransart, à quelques kilomètres d'Hébuterne.

Puis la lutte d'artillerie est devenue plus intense et, le 18, une attaque de notre part nous a rendus maîtres du carrefour de la route Béthune-Arras et du chemin d'Ablain-Angres, où la position allemande formait saillant dans notre avant-ligne; toutes les contre-attaques ennemies ont été repoussées. Nous avons fait des prisonniers et pris cinq mitrailleuses. Au nord du château de Carleul, les Allemands ont encore attaqué; ils ont été rejetés dans leurs tranchées.

Entre l'Oise et l'Aisne, l'activité semble reprendre. Le 13 août, nous avons bombardé, au nord de Lassigny, les positions allemandes de la Tour-Roland, vieux donjon qui s'élève au croisement des routes de Roye et de Ressons-sur-Matz; un plateau allongé, aux pentes assez raides, fait de la Tour-Roland une position naturellement forte.

Le lendemain, au nord de Puisa-leine, village situé entre Nampcel et Tracy-le-Mont, nous avons fait exploser une mine et nous avons occupé l'entonnoir après un violent corps à corps.

Plus à l'est, sur la route de Laon à Reims, notre artillerie a sérieusement endommagé les positions que les Allemands occupent près de la ferme du Godat, entre Berry-au-Bac et Loivre.

C'est toujours en Argonne que la lutte se poursuit avec le plus d'acuité; mais malgré toutes les ressources en hommes et en matériel mises à sa disposition, le kronprinz n'a pu progresser. Et cependant il a multiplié attaques sur attaques. C'est ainsi que dans la nuit du 12, ses troupes se jetaient par deux fois sur nos tranchées de la région de Marie-Thérèse et de la Fontaine-aux-Charmes; elles étaient repoussées et, par une heureuse contre-attaque, nous reprenions une partie de la tranchée perdue à l'est de la route Vienne-le-Château-Binarville. Le lendemain, nouvelles attaques très vives dans le secteur compris entre cette route et le ravin de la Houyette, attaques également repoussées. Dans la soirée, l'ennemi attaque sur tout le front du secteur de Marie-Thérèse; il est partout repoussé et subit des pertes sensibles. A la fin de la nuit, nouvelle attaque, mais menée avec moins de violence et facilement arrêtée.

Le 14, les Allemands renoncent à l'attaque à visage découvert; ils lancent bombes et pétards contre nos tranchées des Courtes-Chausses et de la Fontaine-aux-Charmes; notre artillerie se met de la partie et fait bientôt cesser ce bombardement. Près de Bagatelle une mine saute et nous nous emparons de l'entonnoir.

Le 16, après une lutte à la grenade, l'ennemi tente une attaque sur la grande route forestière de la Haute-Chevauchée; notre feu le rejette dans ses lignes. Les 17 et 18, échange de pétards et de grenades à la Haute-Chevauchée et à la Fontaine-aux-Charmes; le combat s'étend jusqu'aux bois de Cheppy, de l'autre côté de l'Aire, entre le vallon de la Buanthe et Malancourt, au-dessous de Vauquois. Notre artillerie met fin aux attaques allemandes.

En Alsace, les Allemands se sont en vain efforcés de nous reprendre les positions du Linge; leurs attaques n'ont eu aucun effet. De notre côté nous avons enlevé la crête de Sondernach, qui s'allonge entre la Fecht et le ruisseau de Landersbach, au sud de Munster; cette nouvelle avance rend la situation de Munster bien difficile; aussi l'ennemi a-t-il essayé par deux fois, les 17 et 18 août, de nous déloger de cette position; il a été repoussé avec de grosses pertes.

La guerre aérienne a été marquée par une action de nos avions sur la vallée de Spada et deux raids de zeppelins sur l'Angleterre. Ceux-ci ont visité par deux fois, le 12 et le 18 août les comtés de l'est de l'Angleterre; ils ont fait quelques victimes dans la population civile.

Poursuivant leur guerre de pirates, les sous-marins allemands ont coulé un certain nombre de bateaux appartenant à diverses puissances.

Le 19 août, au matin, le transatlantique *Arabic*, 15.800 tonnes, de la White Star Line, qui avait quitté Liverpool pour New-York, a été coulé par un sous-marin allemand au sud de l'Irlande. Les 420 personnes qui se trouvaient à bord, dont plusieurs Américains, ont pu être sauvées.

Dans la mer du Nord, le croiseur auxiliaire *India*, de la marine anglaise, a été torpillé et coulé le 8 août.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les alliés ont mis à exécution une décision importante; tout en continuant avec succès les attaques de front sur la péninsule de Gallipoli, ils ont opéré un débarquement de troupes à Gaba-Tépé et dans la baie de Suvla; ce sont des contingents australiens qui ont été mis en ligne sur ces deux points. Gaba-Tépé est situé à 20 kilomètres au nord-est de Seed-el-Bahr; la baie de Suvla est à 10 kilomètres plus au nord. Les troupes débarquées à cet endroit ont fait un mouvement en avant le 15 août, gagnant près d'un kilomètre; de nouveaux renforts ont été débarqués; les Turcs ayant envoyé de ce côté des contingents assez nombreux, un combat très sérieux se produisit; des deux côtés il y eut des pertes sensibles mais nos alliés purent accentuer leur progression et consolider les positions conquises.

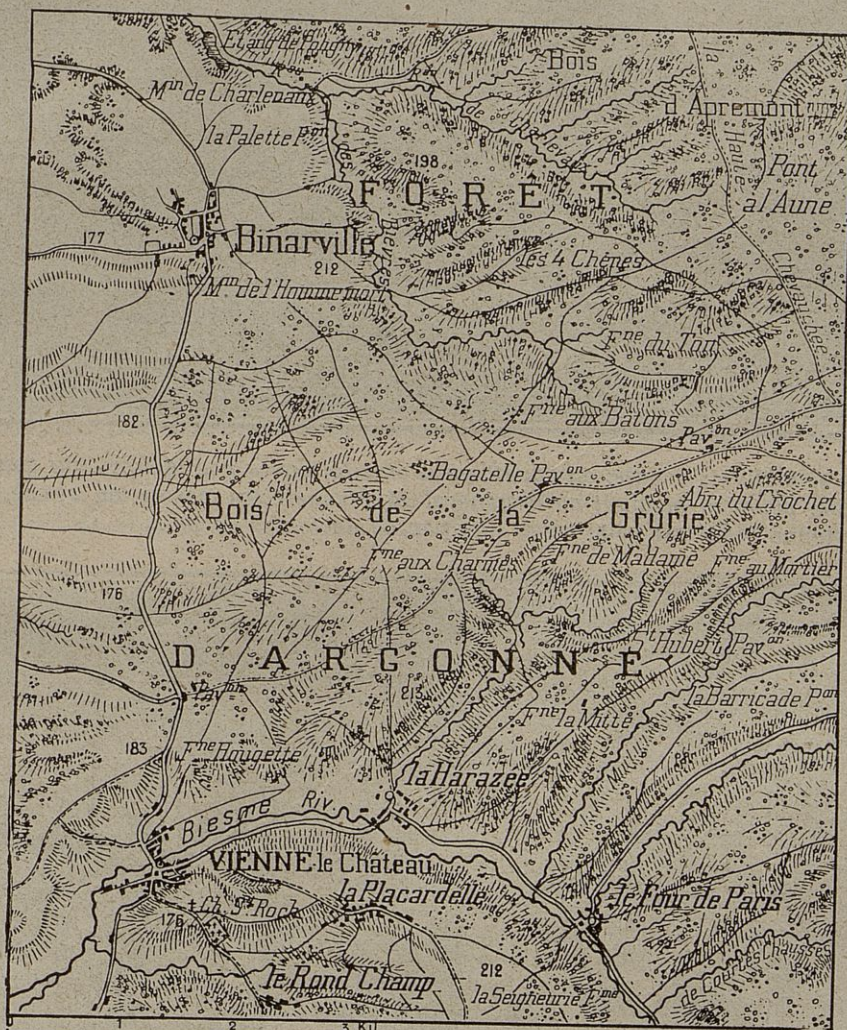
Malheureusement la marine anglaise a eu encore une perte douloureuse à déplorer; le transport *Royal-Edward*, de 11.117 tonnes, qui avait à son bord 32 officiers, 1.350 hommes de la 29^e division et 220 hommes d'équipage, a été coulé le 14 août dans la mer Egée par un sous-marin; on a pu sauver la moitié des hommes à bord.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Petites actions locales qui, en raison même du terrain particulièrement difficile, n'ont pu prendre grande envergure dans les zones de la vallée de Furva, en Cadore et en Carnie; les Italiens ont réalisé quelques progrès dans la vallée de Sexten. A signaler une hardie opération des alpins; pendant la nuit du 16 août, un détachement, divisé en escouades liées par des cordes, a traversé le Passo dei Camossi à 3.084 mètres d'altitude, a grimpé ensuite sur la cime glacée du Tuckett-Spitz, 3.469 mètres d'altitude, et a surpris des groupes ennemis; il s'est ensuite emparé de la cime de l'Hinter-Madatsch-Spitz, 3.432 mètres d'altitude.

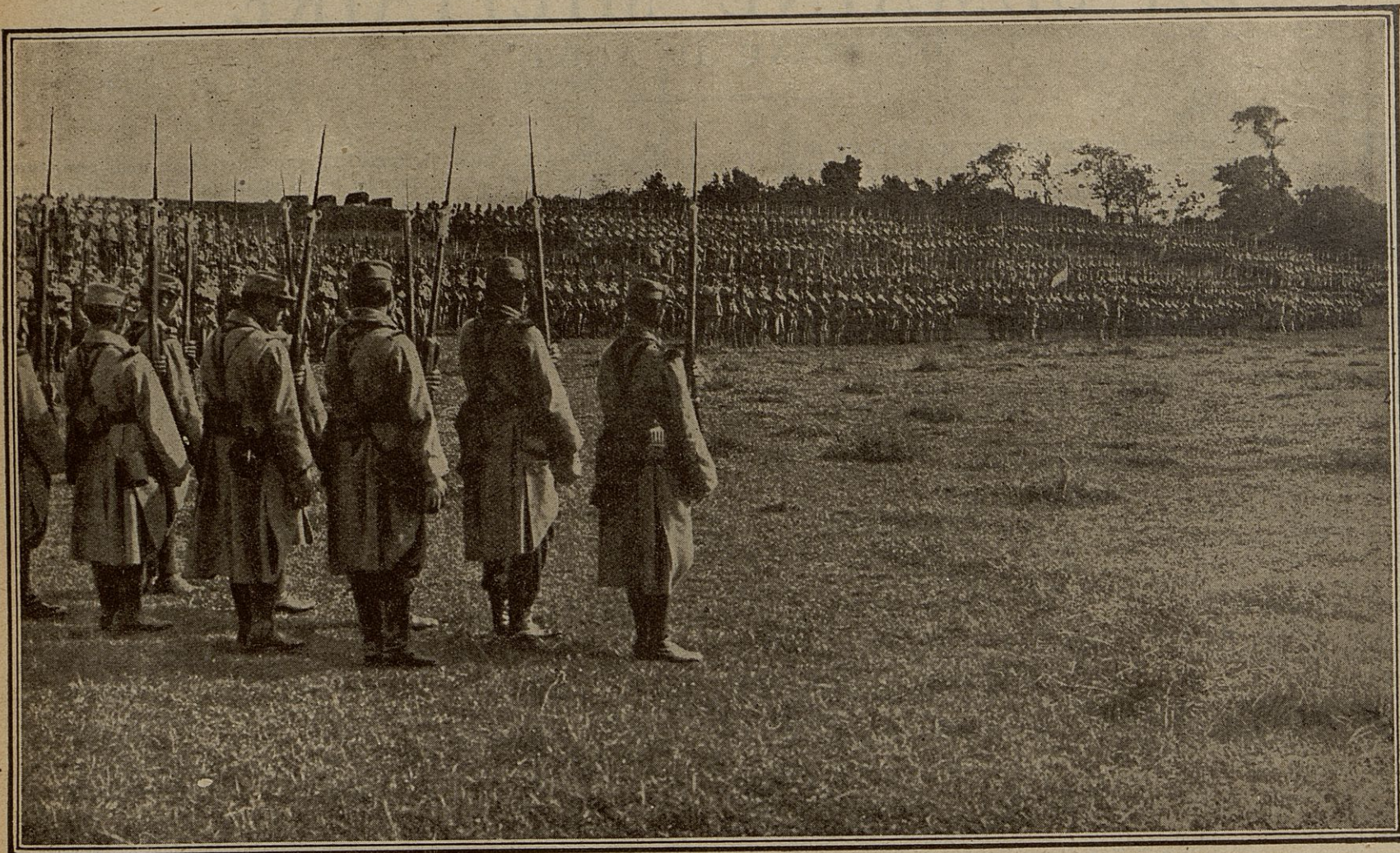
Dans la zone de Tolmino, les troupes italiennes ont remporté un brillant succès sur les collines Santa-Lucia et Santa-Maria; elles ont enlevé plusieurs lignes de tranchées, faisant de nombreux prisonniers.

Sur le Carso, la marche méthodique en avant se poursuit; le 17 août, les Autrichiens ont violemment attaqué la partie centrale du front italien; ils ont été repoussés avec de grosses pertes et les Italiens ont occupé une forte position à l'ouest de Marcottini.

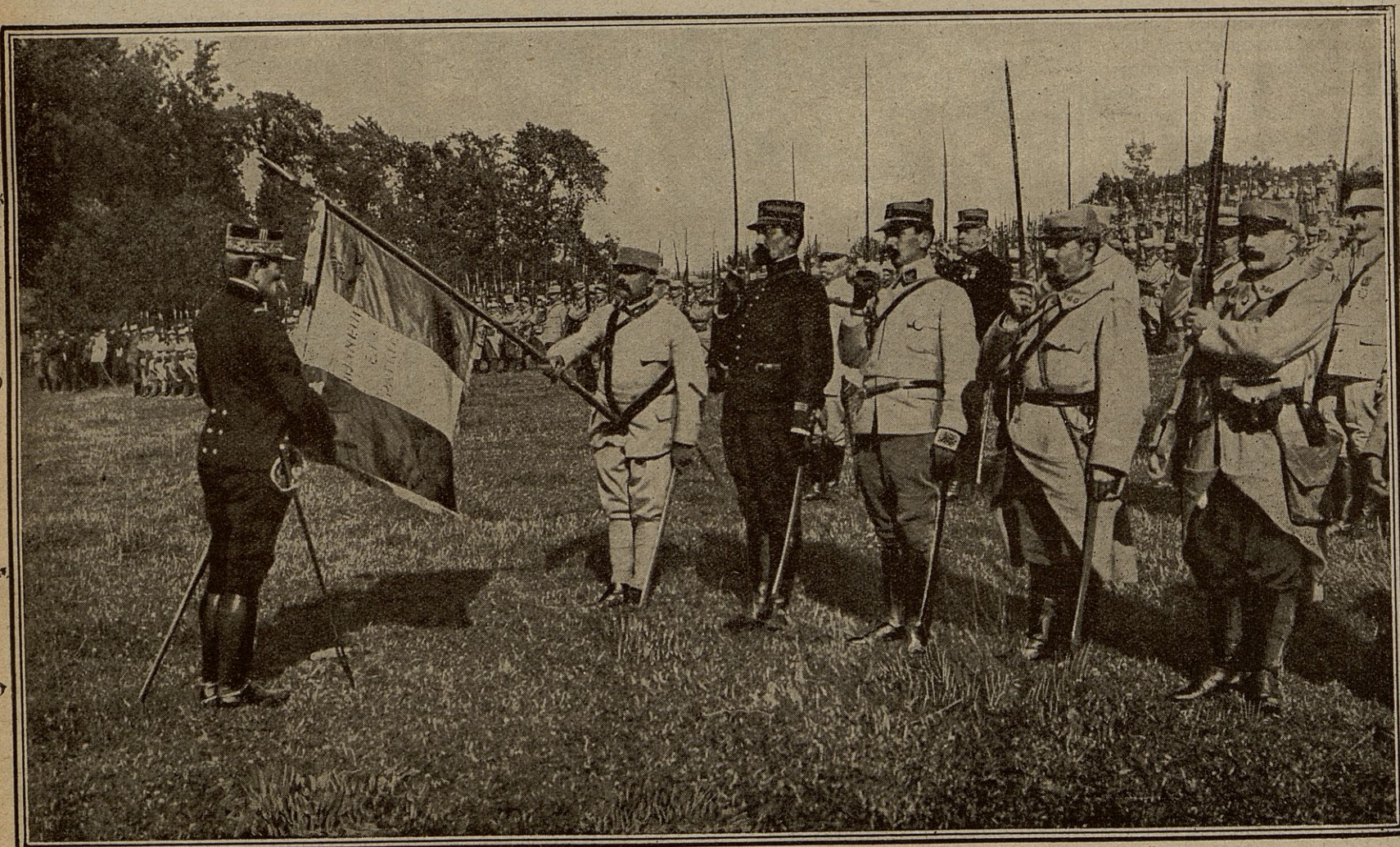


LES COMBATS DE L'ARGONNE

AUPRÈS DE CARENCY

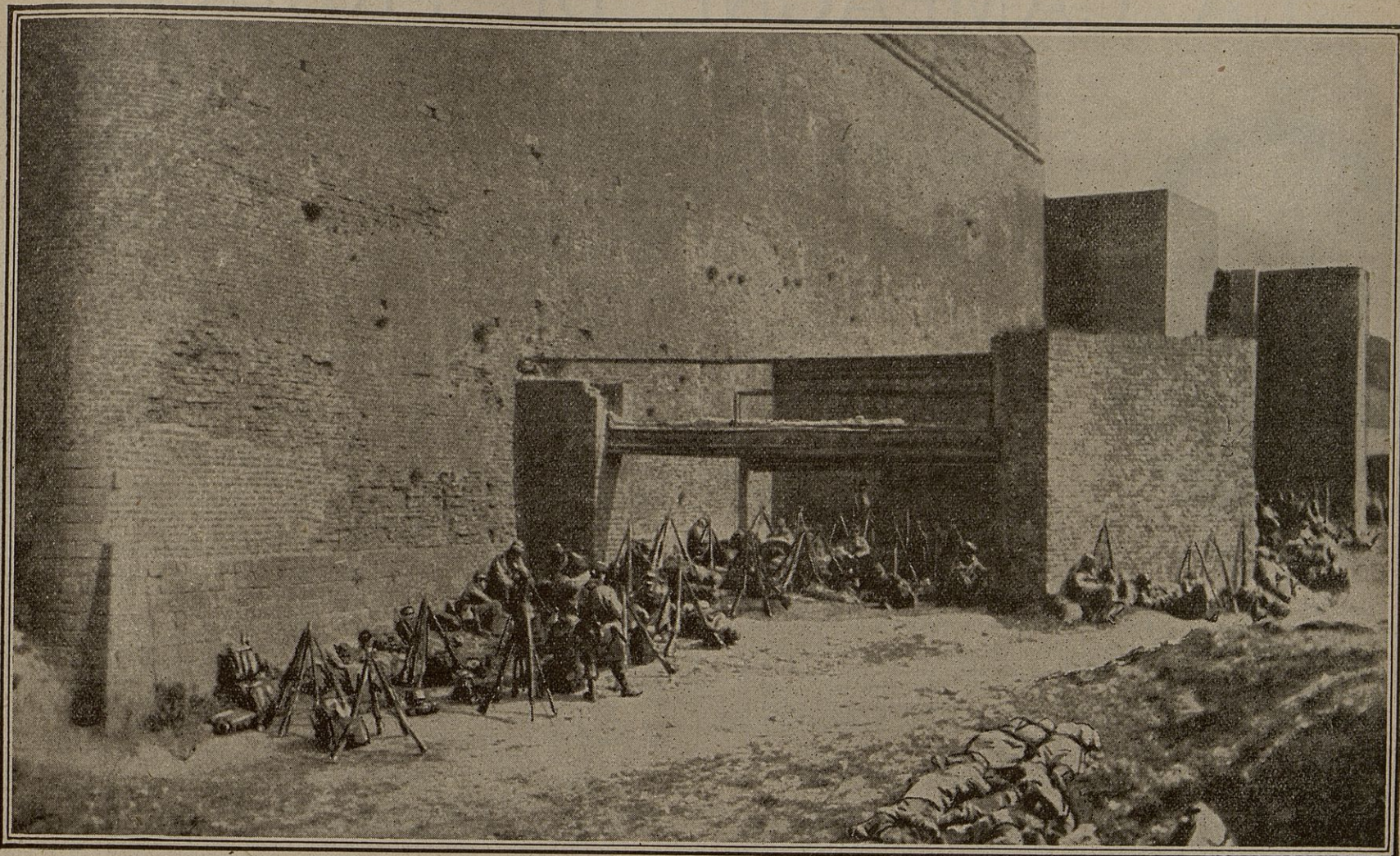


Après les durs combats, couronnés de si brillants succès, on aurait pu croire fatiguées nos troupes qui combattent au nord d'Arras ; il suffit de regarder cette photographie, prise au moment où le général M... venait les passer en revue, pour constater que leur tenue est aussi belle qu'en une parade du temps de paix.



Après avoir passé la revue des troupes le général N... s'est approché du drapeau du ... d'infanterie et a attaché la croix de guerre à sa hampe ; on le voit ici au moment où il saisit la soie glorieuse pour l'embrasser ; les troupes présentent les armes, les clairons sonnent aux champs ; minute d'inoubliable émotion.

LA BATAILLE D'ARTOIS



Dans les fossés de la vieille cité, sous les murailles qui résistèrent à tant d'assauts, un régiment est au repos ; les faisceaux sont formés, les hommes se sont assis ou étendus le long des remparts ; ils attendent le moment d'aller au feu ; ils savent qu'aujourd'hui les forteresses ne servent plus guère et que ce sont leurs poitrines qui sont les vrais remparts de la patrie.

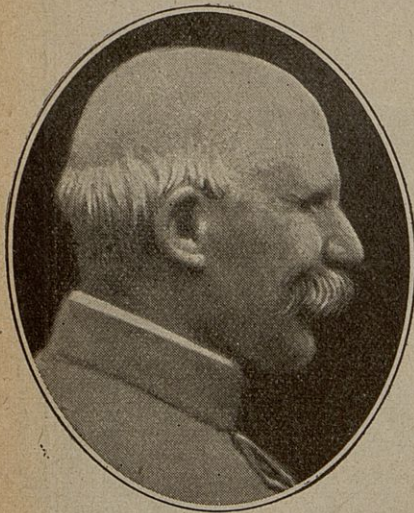


Les jeunes gens des classes 1914 et 1915 sont mêlés à leurs anciens ; ils ont montré, lors des combats qui ont constitué la bataille d'Artois, un courage et un entrain endiablé ; au repos ils reprennent l'insouciance de leur âge et ils s'amusent à se taquiner entre eux ; avec de pareilles troupes, comment n'aurions-nous pas la victoire.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

— 1915⁽¹⁾ —

Commandant B. de L., *Breveté d'Etat-Major.*



GÉNÉRAL PÉTAÏN

Les routes Menin-Ypres. Cette attaque fut précédée d'un violent bombardement. La bataille continue et nos contre-attaques se poursuivent avec succès.

La situation de l'armée anglaise était en effet quelque peu difficile. Placée en pointe avancée à l'est d'Ypres, elle s'était vue, après les batailles du 22 avril au 29, laissée légèrement isolée, formant un angle aigu, sorte de V, dont la pointe dirigée vers Paschendaelle avait ses deux côtés dans la direction de Saint-Julien, Saint-Jean, Ypres au nord, et Paschendaelle, Zonnebeeke, Hollebeeke, cote 60, Saint-Eloi vers le sud.

On pouvait craindre dans cette position bizarre, voir, par suite d'un effort violent de l'ennemi, les deux branches du V se resserrer et la situation devenait alors très critique.

Vers le nord les lignes anglaises s'étaient rattachées à nos positions reconquises de Pilkem, le canal de l'Yser, et se soudant par les bois de Saint-Julien sur Keselaere, Poelcapelle, Paschendaelle elles avaient repris la résistance qu'elles maintenaient inébranlable avec le concours des braves troupes canadiennes.

Vers le sud, les bois d'Hollebeeke, Zillebeeke, la cote 60, les attaques allemandes avaient été des plus violentes; il était incontestable que par une pression continue et heureuse si possible, l'ennemi cherchait à resserrer la branche de défense sur Ypres et à acculer les corps anglais à la voie ferrée Ypres-Roulers, pour ne leur donner aucun espoir de retraite en cas de succès de l'attaque effectuée au nord et au nord-est de Keselaere et Saint-Julien.

L'attaque de la cote 60 préparée par les batteries lourdes de Zandworde avait été particulièrement acharnée. Sur ce point l'armée anglaise avait résisté avec énergie et elle tenait toujours Zillebeeke et même la lisière des bois au sud-est de ce village; mais en définitive on sentait par suite de l'acharnement de l'ennemi que son but principal devait être l'écrasement de l'armée anglaise prise dans les tenailles de l'armée du prince de Wurtemberg.

La situation au nord, du côté de l'armée française, s'était rétablie d'une façon heureuse à la suite de la surprise des combats déloyaux des



GÉNÉRAL JUNGBLUTTS
chef d'état-major général de l'armée belge

laquelle elle fut engagée, cette bataille doit compter parmi les plus notoires de la guerre.

Si l'on envisage les opérations assez confuses qui se sont passées dans le nord de la France depuis les dernières poussées allemandes en octobre et novembre, c'est avec difficulté qu'on tracera la ligne des tranchées qui sillonnent ce pays; cette ligne court d'une façon générale, du nord au sud, de Nieuport à Ribécourt, sur l'Oise; elle forme bien à des endroits quelques sinuosi-

LA BATAILLE D'ARTOIS

Le 8 mai, le maréchal French, commandant en chef des troupes anglaises, adressait au War-Office le télégramme suivant, rendant compte de sa situation :

Hier la bataille a continué au sud-est d'Ypres et vers l'est sans aucun changement dans la situation; nous avons cependant repris une tranchée perdue la veille.

Ce matin l'ennemi a prononcé une attaque contre nos tranchées du front, entre Ypres, Poelcapelle et

tés, des saillants vers l'est, des rentrants vers l'ouest, mais d'une façon générale sa direction est nord-sud.

Entre Lille et Arras, les deux grandes villes du Nord, elle passe vers Fromelles, la Bassée, à l'ouest de Lens, Souchez, Arras, qu'elle contourne à l'est, puisque nous avons pris possession de la capitale du Pas-de-Calais.

Dans cette partie elle est réellement très importante au point de vue des opérations.

Si nous occupions Lille, et ce sera vraisemblablement sous peu, en nous appuyant sur Arras au sud, nous posséderions un front et une base dangereuse pour l'ennemi.

Le front Lille-Arras menace directement la ligne de l'Escaut supérieur, vers Valenciennes; c'est la direction de Mons.

Assurément c'était pour les Allemands un gros sujet d'inquiétude; c'étaient leurs lignes d'occupation coupées, la séparation des armées des Flandres de celles de l'ouest. Ils avaient si bien compris la situation qu'ils accumulèrent sur Lille toutes leurs réserves, et donnèrent à l'avancée du front La Bassée, placée entre Lille et Arras, une importance capitale par suite des défenses édifiées, pour résister à cet endroit aux attaques des alliés.

Le grand triangle des chemins de fer à La Bassée est évidemment la ligne de défense prise par eux; ligne de Don à La Bassée jusqu'à la station de Auchy-les-La Bassée, et la ligne, de ce point qui forme le saillant de l'angle, à Pont-à-Vendin.

Là, les lignes sont soutenues d'une part au nord par le canal d'Aire à La Bassée, et au sud par des remblais et des tranchées du côté de Flaines. C'est le point important de la position, la clef de la situation. Les défenses allemandes ont été tellement accumulées dans ces endroits, qu'une attaque directe sur le saillant aurait été coûteuse d'abord et PRESQUE SANS ESPOIR. Les crêtes au nord et au sud de ce saillant sont de plus tenues par la puissante artillerie lourde qui bat tous les abords.

En mars, les combats de Neuve-Chapelle et d'Aubers livrés par les troupes britanniques avaient permis de prendre de solides positions au nord, vers Illies, Herlies, Fromelles, mais l'angle même vers La Bassée restait toujours menaçant et formait la grosse résistance.

Au sud, les combats autour d'Arras au commencement du printemps nous avaient également donné une certaine avancée vers l'est; nous occupions la grande ville et les faubourgs vers Roclincourt, Saint-Laurent, Athies, Lillois, mais pas plus qu'au nord nous n'avions pu déborder les lignes allemandes.

La bataille de l'Artois, qui va comprendre une suite de combats livrés d'une part dans les plaines ondulées de Lens, endroit déjà célèbre dans l'histoire de France, et, d'autre part, parmi les accumulations de constructions et bâtisses au nord du canal de La Bassée, s'est déroulée sur un front de près de 35 kilomètres. AU NORD, l'armée anglaise en position vers Neuve-Chapelle-Aubers (plaines de Weppes). AU SUD, l'armée française vers Souchez (terres de Gohelle).

L'aspect du terrain est bien différent. Si, au nord, du côté de l'attaque anglaise, les villages, les constructions, les maisons sont si rapprochées que le tout semble ne former qu'une masse de murs, défenses, clôtures, vers le sud les villages sont séparés; de grands mouvements du sol ondule la plaine qui est parsemée de puits; ce sont les fosses de descente dans la mine qui appartient à la puissante Compagnie de Liévin et qui exploite tout le pays. Les corons sont nombreux dans ces endroits; ce sont autant de points d'appui difficiles à enlever; de plus à l'ouest de Lens court un éperon, entre les routes d'Arras à Houdain et d'Arras à Béthune, qui s'avance hardiment sur cette dernière route et vient finir à l'ouest de Souchez. Cet éperon qui a déjà eu son instant de célébrité dans les combats de mars 1915 était terminé à la pointe par une chapelle, la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette qui, à la cote 165, domine tout le pays.

C'est donc dans ces mêmes endroits, aussi bien au nord qu'au sud, où ont eu lieu les combats de printemps, que vont se dérouler à nouveau les combats qui forment la bataille de l'Artois livrée en mai 1915.

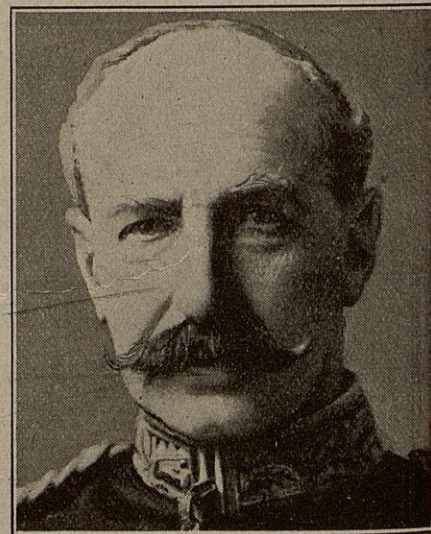
COMBATS EN WEPPE

Le maréchal French rendait compte, à la date du 9 mai, au War-Office de la situation de l'armée anglaise dans les termes suivants :

Hier soir, 8 mai et aujourd'hui l'ennemi a continué ses attaques à l'est d'Ypres. Toutes ont été repoussées avec de grosses pertes pour les Allemands. Notre ligne est fortement consolidée. Ce matin notre première armée a attaqué la ligne ennemie entre Bois-Grenier et Festubert et elle a gagné du terrain au sud-est vers Fromelles.

Le combat se poursuit avec de nouveaux progrès. Nos aviateurs ont bombardé avec succès le chemin de fer de Saint-André, au nord de Lille, et le pont du canal à Don, ainsi que Fournes-en-Weppes, Herlies, Illies, Marquillies et La Bassée.

Ainsi se dessinait l'attaque de l'armée anglaise au nord de La Bassée dans la région de Weppes.



GÉNÉRAL SIR J. W. MURRAY
chef d'état-major général de l'armée anglaise

(1) Voir le numéro 44 du *Pays de France*. — La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21; la deuxième partie, dans les numéros 24, 25, 26 et 27 du *Pays de France*.

Cette attaque allait jouer un rôle très important dans la bataille de l'Artois puisque, maintenant vers le nord les troupes ennemies, elle empêchera les renforts de se porter en Gohelle et soulagera d'autant notre combat de Carency et Neuville.

L'attaque anglaise débuta, comme la nôtre, le 9 mai au matin, sur tout le front occupé par les troupes britanniques d'Armentières à La Bassée. Déjà en mars ce front avait été le théâtre de combats acharnés autour de Neuve-Chapelle et d'Aubers. L'action entamée vers Bois-Grenier au nord (village situé à 3 kilomètres sud-est d'Armentières) se développa dans toute la journée du 9 et du 10 dans ce pays de tourbières, de marais, qui s'étend de la Lys à Béthune. Sur un front d'environ 18 kilomètres l'attaque anglaise se prononça violemment contre les lignes ennemies qui occupaient les villages de Bois-Grenier, la Bouillierie, Fromelles.

Dans cette partie, favorisée par le terrain, la défense allemande résista vigoureusement, surtout vers Houplines, au sud d'Armentières ; cependant le 11 mai les progrès étaient sensibles et permirent aux Anglais de prononcer simultanément l'attaque sur Aubers par le nord et l'ouest à la fois. Le combat va alors se dérouler sur tout le front jusqu'au sud du village de Richebourg-l'Avoué.

Le 12 au matin, l'attaque de la côte d'Aubers se déclancha après un vigoureux bombardement. Cet obstacle qui barre la ligne de Lille se développe en fer à cheval, s'ouvrant dans la direction nord-est ; au nord, près Fromelles, se trouve un petit bois, semblable au bois Piètre, qui offrit une si grande résistance dans les combats de Neuve-Chapelle. Les troupes indiennes (Pathaus et Gurkhas), étaient chargées de cette opération.

Après avoir vigoureusement emporté les premières lignes de tranchées, renforcées d'ouvrages de défense, d'abris cimentés et garnis de plaques d'acier, ces troupes se lancèrent courageusement sur la seconde ligne, mais surprises par un feu terrible de mitrailleuses dissimulées et si habilement placées qu'elles avaient paru ne pas exister, elles durent s'arrêter et se contentèrent de rester sur les pentes inférieures de la crête.

Les troupes anglaises (bataillon de Gloucester) furent envoyées à leur secours. On put consolider la position prise.

Plus au sud, sur Richebourg-l'Avoué et Festubert, l'action avait été également violente ; l'attaque commencée à minuit sur ces deux localités se poursuivait dans toute la matinée du 15 mai ; la première armée anglaise gagnait près d'un kilomètre de profondeur sur un front de deux milles environ (2.400 m.). La poussée victorieuse s'accroît sur la route de Festubert-Violaines, s'avancant au nord de La Bassée qui forme le réduit de la défense allemande dans cette région.

Les pertes avaient été sensibles des deux côtés. Les Anglais accusent près de 7.000 hommes hors de combat. Le chiffre des Allemands est bien supérieur.

COMBATS EN GOHELLE

Dans cette partie à larges mouvements du sol, aux ravins parfois encaissés, se groupent de gros villages peuplés et dont les nombreuses maisons, usines, puits et fosses, corons, rendent le terrain très facile à la défense. C'est le terrain de concession des mines de Liévin, dont le centre à quelques kilomètres à l'ouest de Lens abrite une énorme exploitation.

L'attaque de ce secteur était donc très dangereuse, d'autant plus que depuis de longs mois, l'ennemi avait aménagé avec art les défenses naturelles.

Il ne saurait être donné de cette attaque un récit plus poignant, plus impressionnant et surtout plus véridique, que le récit officiel même des opérations qui fut publié par l'autorité militaire à la suite de la prise des villages de Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Souchez et Neuville-Saint-Vaast.

Nous empruntons donc à ce récit toutes les parties intéressantes de l'action :

« A diverses reprises, depuis l'automne nous avons essayé de prendre Carency.

« Une attaque eut lieu le 18 décembre 1914. Nous nous approchâmes du village par le nord et l'ouest, mais les mitrailleuses nous arrêtaient. Nous recommençâmes l'attaque le 27 et nous réussîmes à nous rapprocher des lignes de l'ennemi ; mais de nouveau les mitrailleuses enrayèrent notre progression. Dès lors s'engagea une lutte de coups de mains, de mines qui dura tout l'hiver. Nos tranchées et nos boyaux de communication étaient pleins d'eau. La boue montait jusqu'au ventre de nos hommes. Ils tenaient bon cependant contre l'ennemi abrité dans les caves et qui de temps en temps cherchait à se donner de l'air.

« A ce jeu, Carency, sur son flanc ouest ne tarda point à être entouré d'un vrai chaos d'entonnoirs aussitôt disputés entre les adversaires. Cette situation ne pouvait se prolonger ; Carency formait en effet, dans nos lignes, un saillant menaçant et toute offensive en Artois devait comporter en premier lieu la rectification de notre front. Par contre, les difficultés de l'attaque, constatées dès le mois de décembre, n'avaient fait que s'accroître avec le temps. Les défenses allemandes étaient formidables, c'était une vraie citadelle construite par l'ennemi, qui l'estimait imprenable.

Notre front face à l'ouest entre Ablain-Saint-Nazaire et Carency ne pou-

vait être que passif en raison des flanquements qui auraient fauché toute attaque. Restait alors la partie sud du village et le front est, mais il fallait s'avancer sur le ravin de Carency et occuper le bois au nord de ce ravin.

« Le village de Carency est au fond d'une cuvette, sur les pentes de laquelle il s'étale en long de l'est à l'ouest ; de gros îlots de maisons (cinq d'une façon générale) forment le village lui-même.

« Le ruisseau de Carency qui coule au fond de la cuvette est bordé de plus par une voie ferrée. Les pentes de cette cuvette sont raides, les maisons sont entourées de vergers, de murs donnant d'excellents flanquements. Une quadruple ligne de tranchées défendait le village ; chaque rue, chaque maison était fortifiée. Les habitations communiquaient entre elles par des couloirs établis dans les caves. Toutes les variétés d'artillerie : les 105, 77, mitrailleuses, lance-bombes, étaient réparties sur les saillants.

« Les troupes ennemies étaient nombreuses, commandées par un général de brigade. Il y avait des détachements de Saxons, Bavares, Badois, qu'on peut estimer à 5.000 hommes environ dans le village.

« L'attaque de notre part commença le 9 mai et dura les 9, 10, 11, 12 mai.

« Le premier jour fut un jour de fête pour nos soldats, dit le récit officiel. Il y avait en effet si longtemps que ces malheureux soldats se morfondaient au fond des tranchées !

« L'artillerie avait préparé l'attaque. Plus de 2.000 projectiles de tous les calibres avaient écrasé Carency durant trois heures ; les fils de fer des tranchées avaient été arrachés et les fantassins avaient tous confiance.

« La route fut cependant dure. On vit nos soldats courir sur les pentes avec un élan furieux, pousser de l'avant malgré les pertes, franchir trois lignes successives, atteindre le village, y entrer, en dépit des ordres qui prescrivaient qu'on ne s'y engageât pas.

« Le lundi 10 mai, la seconde attaque se produisit sur le ravin où coulait le ruisseau. Comme la veille, l'élan dépassa les limites prescrites, les soldats emportés par l'ardeur de la lutte avancèrent même jusqu'à l'îlot est du village sur la route de Souchez où ils subirent des pertes sérieuses. On dut reculer, mais les faces ouest et sud du village étaient en notre possession et Carency était étroitement serré.

« Cependant l'ennemi gardait encore la libre disposition des boyaux de communication qui le reliait d'une part à Ablain-Saint-Nazaire et d'autre part à Souchez ; il pouvait communiquer librement avec ces deux villages, il fallait donc le couper.

« Le mardi 11 mai on attaqua par la face, abordant un petit bois près de la cote 125. Après un dur combat le bois fut enlevé et l'ennemi coupé de Souchez.

« Carency était donc cerné, restaient ses communications au nord avec Ablain-Saint-Nazaire. Il s'agissait donc de resserrer les tenailles autour du village et un nouvel effort fut demandé à nos soldats.

« Ce fut l'attaque du 12 mai ; elle se prononça de l'est et de l'ouest à la fois.

« Un régiment de renfort avait été mis à la disposition de cette attaque qui promettait d'être chaude.

« Le mercredi dans l'après-midi (12 mai) l'opération se déclancha. L'attaque de droite bien servie par l'artillerie qui anéantit trois compagnies sur la cote 125 triompha de la

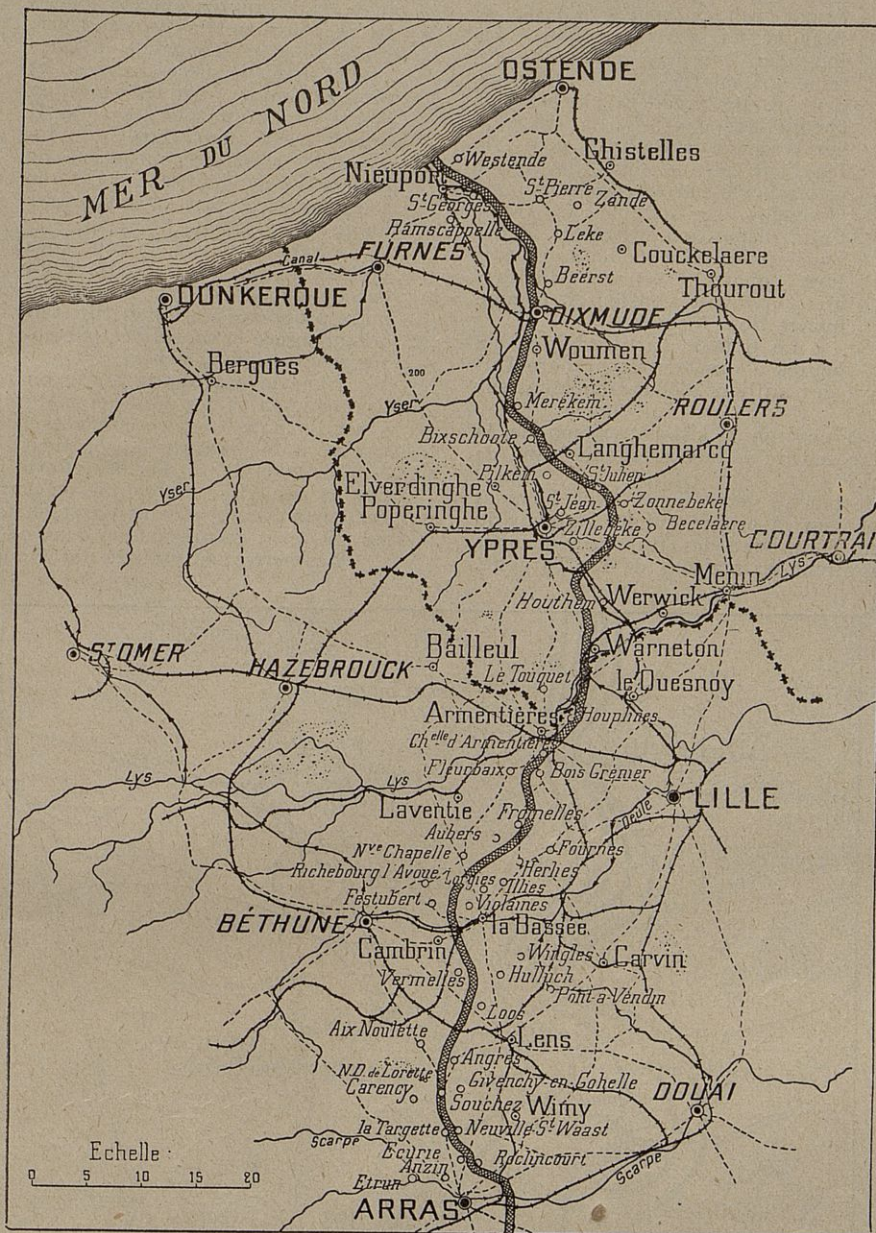
résistance allemande. L'attaque de gauche eut plus de mal, avec une carrière placée sur le trajet et qui servait de réduit à la défense ; mais les hommes étaient enfiévrés de la volonté de vaincre ; ils couronnèrent les pentes ouest de cette carrière au prix de durs efforts tandis que vers l'îlot est les progrès augmentaient.

« L'ennemi avait résisté d'une façon opiniâtre pendant deux heures, mais Carency était cerné et il n'y avait plus qu'à prendre ce qui restait dedans comme prisonniers de guerre !

« Tous les Allemands du centre du village et ceux occupant les caves et les boyaux souterrains de communication n'avaient plus d'autres sorties du village. On fit près de 2.000 prisonniers. On prit un matériel considérable dont de nombreux canons, mitrailleuses, etc. »

Mais la prise de Carency si opiniâtrement défendu ne donnait pas encore la possession de tout le terrain à l'ouest de Souchez. Le village d'Ablain-Saint-Nazaire au pied nord du coteau de Notre-Dame-de-Lorette tenait encore. Sa forme allongée sur les pentes du coteau et sa longueur autant que sa largeur faisaient un puissant point d'appui. La partie ouest avait été bien entamée par nous, qui, progressant du bois de Bouvigny, avions atteint les premières maisons de la face ouest. Mais le centre, l'est surtout, relié par des boyaux profonds à la sucrerie et au village de Souchez étaient en possession des Allemands.

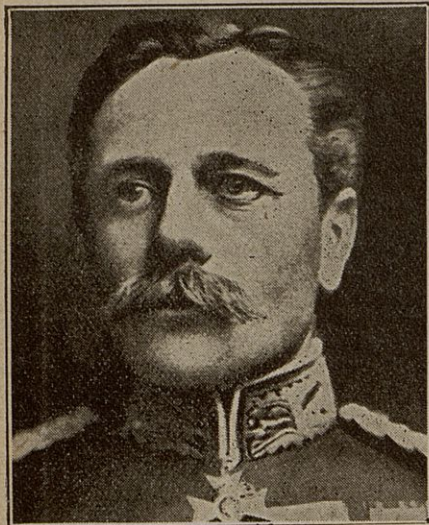
Cependant l'artillerie qui tonnait constamment avait allumé de nombreux incendies dans ce village que l'ennemi ne pouvait plus tenir. Au point du jour, le jeudi 13 mai, on s'aperçut qu'il était évacué. Le village nous appartenait jusque vers la grande sucrerie de l'est qui était encore au pouvoir de l'ennemi ; elle formait avec ses murs, ses clôtures, ses bâtiments, ses fosses, une véritable citadelle qui défendait l'arrivée vers Souchez face à l'ouest. Cependant le grand saillant allemand qui plongeait dans notre ligne de bataille était écorné ; si sur les pentes est de l'éperon de Notre-Dame-de-



LES COMBATS EN FLANDRE ET EN ARTOIS

Lorette l'ennemi avait encore quelques tranchées, toute la partie sud-ouest et même sud-est était en notre possession.

On occupait tous les bois de Bouvigny, l'éperon 165, la Chapelle, les pentes nord de cette véritable forteresse ; au sud on disposait d'Ablain-Saint-Nazaire, de Carency et on s'avancait sur la route d'Arras à Béthune contournant Souchez au sud et serrant de près le Cabaret Rouge.



GÉNÉRAL SIR DOUGLAS HAIG
commandant un corps d'armée anglais

Plus au sud, vers La Targette et Neuville-Saint-Vaast, l'action avait été aussi sérieuse et les difficultés aussi grandes à surmonter.

Le gros village de Neuville-Saint-Vaast est lui aussi situé dans une large cuvette entre les deux grandes routes d'Arras à Béthune et d'Arras à Lens. Sa longueur nord-est-sud-ouest atteint 700 mètres. Il est relié aux deux routes précitées par un bon chemin qui aboutit à La Targette sur la route de Béthune, aux Tilleuls sur celle de Lens, de plus il est traversé par une route reliant Givenchy-en-Gohelle à Arras. Cette disposition favorisait la défense puisqu'elle donnait au village quatre secteurs distincts qu'on pouvait considérer comme quatre îlots fortifiés.

Le 9 mai, l'artillerie, de six heures à dix heures, prépare l'attaque comme on l'avait fait pour Carency ; des milliers d'obus tombèrent sur Neuville.

Notre ligne d'attaque qui se tenait à environ 2 kilomètres 500 de la lisière ouest et 1 kilomètre 500 de la lisière sud du village attendait la fin de l'ouragan de fer qui tombait sur l'ennemi.

A dix heures précises l'attaque se déclanche vers l'ouest. Nos hommes s'élancèrent de leurs tranchées et coururent sur la prairie qui les séparait du hameau de La Targette. Ils franchirent d'un bond les tranchées étroites des Allemands (0 m. 80 à peine) et atteignirent les maisons de La Targette. L'attaque avait été si brusque que les Allemands n'eurent pas le temps de sortir de leurs boyaux de communication, généralement profondément creusés (2 m. 50 x 3 m.). On déborda La Targette vers le sud après un combat meurtrier dans les jardins.

Aux Rietz, groupe de maisons situé à cinq cents mètres de La Targette, le centre de l'attaque a agi avec autant d'ardeur et d'entrain.

La droite, vers la Maison-Blanche, s'est également avancée et remonte vers le nord.

Il est 11 h. 30 du matin.

A ce moment notre ligne décrit une courbe contournant Neuville à l'ouest, au sud et même vers l'est. Elle est cependant forcée de s'arrêter devant le feu formidable qui part du village.

En vain, vers l'ouest, nos troupes ont pénétré dans Neuville, occupé le cimetière et attaqué le centre, les mitrailleuses ennemies crépitaient et fauchaient nos hommes. Mais à cet instant précis, un fait nouveau se produit. L'artillerie, avec une audace et un sang-froid admirables, s'est avancée au galop de ses chevaux ; elle se met en batterie à l'ouest de La Targette et ouvre son feu arrêtant net les renforts ennemis qui accouraient au secours des défenseurs de Neuville.

Nous progressons dans le village ; c'est la lutte pied à pied, maison par maison, d'autant plus que la défense a été poussée jusqu'à l'art, les bâtisses communiquant entre elles par des boyaux souterrains permettant la retraite facile des défenseurs, ou l'arrivée de soutiens.

Le récit officiel de ce brillant fait d'armes va nous montrer les difficultés de la tâche accomplie par nos valeureuses troupes :

« Nous savions bien que la lutte de rues, de maison à maison, serait dure. Mais notre attente a été dépas-

« Pour concevoir à quel degré peut atteindre l'art des Allemands en matière de truquage des positions, il faut avoir visité le sol et surtout le sous-sol de Neuville.

« Les caves vastes et profondes des maisons ne leur ont pas suffi.

« Ils ont commencé par en recouvrir les voûtes extérieures d'une couche de béton de un mètre au moins. Puis, partant du fond des caves, ils ont creusé, en dessous, de nouveaux abris fortement protégés. C'est là qu'ils se cachent pendant le bombardement.

« Entre ces caves, ils ont établi des communications souterraines et, d'un bout à l'autre du village, ils circulent comme des taupes, surgissant tout à

coup là où on les attend le moins. L'un d'eux, muni d'un périscope, a été vu en arrière de nos lignes et a pu s'échapper sous terre quand on l'a poursuivi.

« Chaque pâté de maisons est armé de mitrailleuses, placées dans des abris bétonnés. Tels de ces abris étaient munis d'une grille fermée à clef, derrière le mitrailleur.

« En outre, amenant en hâte de l'artillerie, l'ennemi avait commencé sur la partie du village occupée par nous un tir dont le réglage n'avait aucune peine à être parfait.

« C'est dans ces conditions que nos fantassins, de lundi à vendredi, ont continué, sans un instant d'arrêt, la conquête du village. Nos progrès ont été lents ; ils ne pouvaient pas ne pas l'être.

« Chaque groupe de maisons a été assailli successivement et presque toujours par les caves, en même temps que par les rues. Il s'est dépensé dans cette lutte ingrate des trésors d'abnégation, de patience, d'ingéniosité. Chaque soir, nos poilus ont pu enregistrer un progrès, jamais de recul.

« Samedi soir, à la nuit, nous tenions la masse du village, à l'exception de sa corne nord, et notre progression à l'intérieur était accompagnée et consolidée par notre progression au dehors ».

Dans la nuit du 11 au 12 on repousse encore des attaques nouvelles de l'ennemi, on se consolide et malgré des efforts désespérés des Allemands on s'installe dans le cimetière vers l'est formant un angle saillant. On en fait une véritable redoute. Là on tient l'adversaire.

Le 13 et le 14, les efforts produits, les deux lignes s'arrêtent ; chacun se recueille ; on souffle de part et d'autre. Le combat est arrêté et nous occupons Neuville-Saint-Vaast en face des Allemands qui, à la lisière nord-est, tiennent encore une ou deux maisons.

Les pertes ont été très dures pour les deux adversaires ; le sol est jonché de morts ; les blessés nombreux ont été évacués, mais nous avons fait près de 2.000 prisonniers, dont 40 officiers ; on a pris 7 canons, près de 30 mitrailleuses, et notre supériorité est incontestablement établie.

Au cours de ces six journées de combats acharnés et meurtriers, nos troupes, dans ce secteur, ont enlevé cinq lignes de tranchées, deux villages puissamment fortifiés, une partie d'un ouvrage — le Labyrinthe — plus fortifié que ne le sont souvent les fortifications permanentes, et infligé à l'ennemi des pertes énormes.

Officiers et soldats ont rempli leur devoir dans un esprit de sacrifice absolu, avec une connaissance parfaite des difficultés et des dangers au-devant desquels ils allaient.

C'était bien le digne pendant de l'attaque de Carency et sur un front de près de six kilomètres, la ligne française s'était avancée vers l'est, menaçant la gauche de résistance de l'ennemi.

La grande bataille de l'Artois, qui s'était déroulée durant huit jours sur un front de 35 kilomètres, du village d'Aubers où l'armée britannique avait produit son effort, au village de Neuville-Saint-Vaast qui venait d'être occupé par nous, avait permis au front des armées alliées de se redresser en pesant sur le saillant de La Bassée. Le moment semblait venir où l'ennemi devait abandonner ce pays occupé et dévasté par lui durant près de six mois.

A la date du vendredi 14 mai, le ministre de la guerre télégraphiait au général commandant en chef la dépêche suivante :

Mon cher général,

Je ne veux pas attendre la fin des opérations engagées le 9 mai par nos troupes dans la région d'Arras, pour vous envoyer, en vous priant de les transmettre, mes plus affectueuses félicitations.

Les résultats déjà obtenus par notre action démontrent l'excellence de la préparation et la valeur de son exécution. La supériorité que nous avons prise sur un crime est un nouvel et heureux présage de

adversaire qui ne recule devant aucun sa perte.

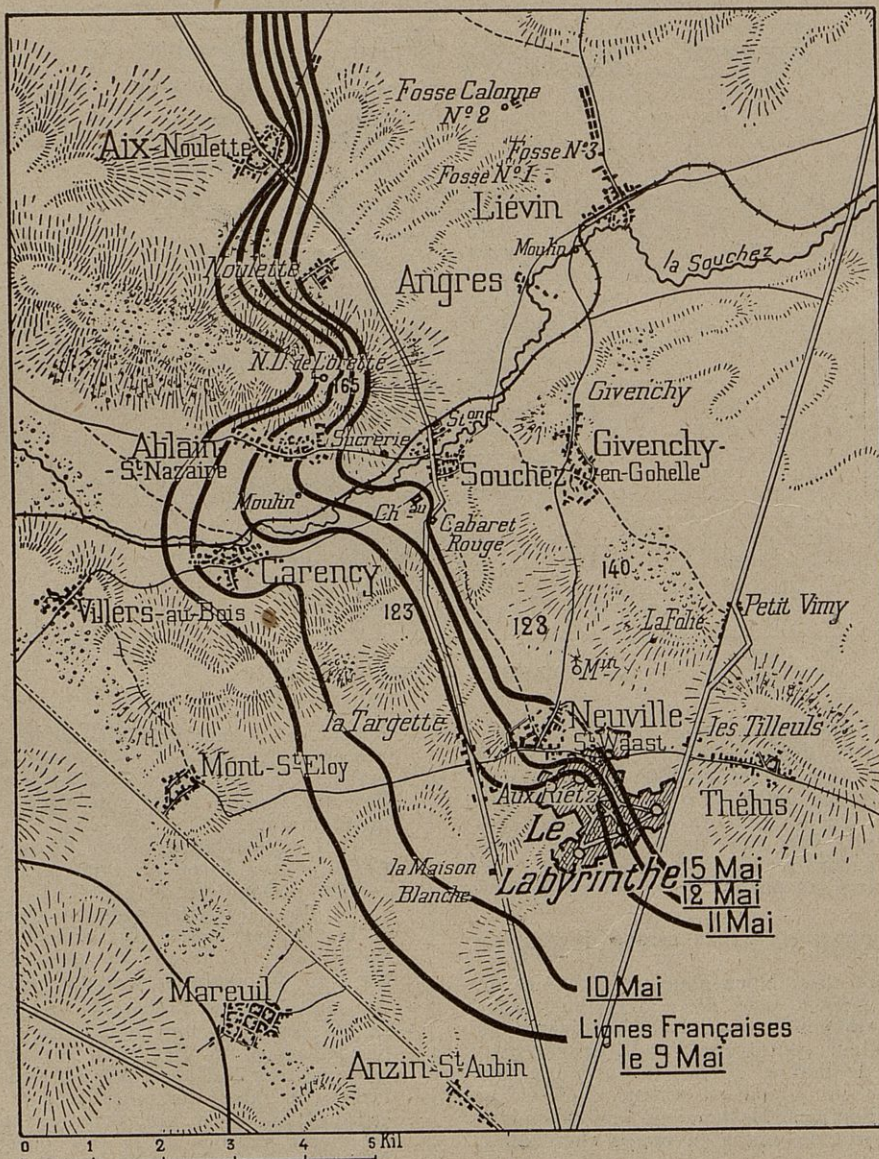
Vous avez, une fois de plus, nos armées et vous, mérité l'admiration et la reconnaissance du pays. Je suis heureux de vous en adresser l'expression.

(A suivre).

A. MILLERAND.



GÉNÉRAL SIR H. L. SMITH-DORRIEN
commandant un corps d'armée anglais



LA BATAILLE D'ARTOIS (Les combats en Gohelle)

LES HÉROS DE L'YSER



Les croquis que nous reproduisons ont été pris aux rives de l'Yser par le peintre E. Delahaye, envoyé par le Musée de l'armée sur le front de Belgique ; on y voit, en des attitudes variées, les soldats qui résistèrent si vaillamment aux assauts des Allemands supérieurs en nombre ; fusiliers marins, marocains, tirailleurs et fantassins.

CAMPS DE CONCENTRATION EN ALLEMAGNE



Au lieu de permettre à nos compatriotes de se nettoyer, de prendre les soins de propreté nécessaires, les Allemands décidèrent, pour exterminer la vermine, de brûler les baraquements de certains camps de concentration ; arrosées de pétrole les fragiles constructions flambèrent bientôt



Tous nos compatriotes emmenés en Allemagne comme prisonniers civils se sont plaints de l'état de saleté dans lequel les autorités allemandes les ont laissés croupir ; enlevés de leurs maisons sans autres effets que ceux qu'ils portaient sur eux, ils n'ont pu changer de linge pendant des cinq et six mois. Il a fallu brûler certains baraquements pour se délivrer de la vermine.

NOS SOLDATS AUX DARDANELLES

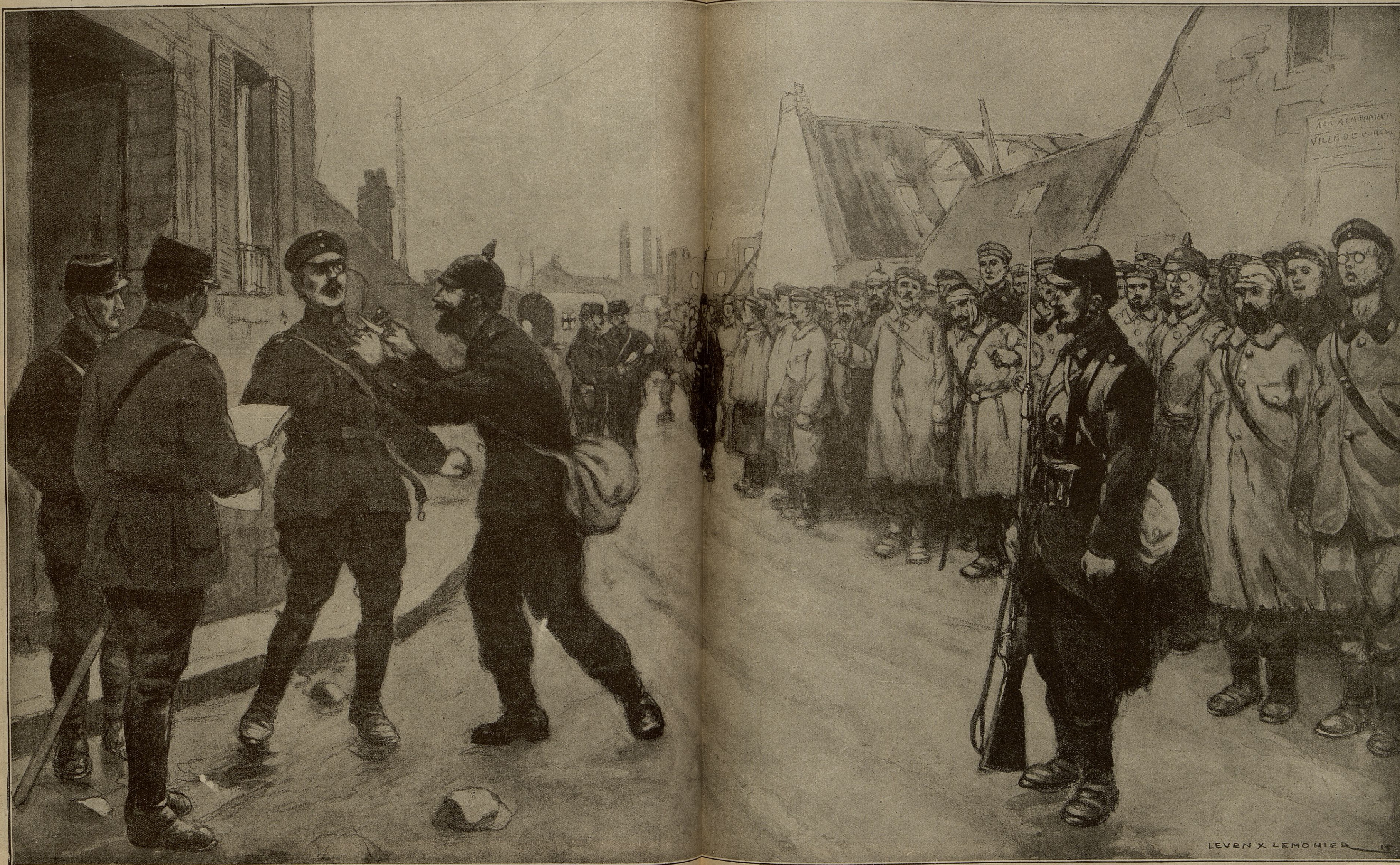


Les Turcs ont de nouveau entendu la voix de notre 75 qui avait fait tant de ravages dans leurs rangs pendant la guerre balkanique ; et à voir le tas de douilles tirées auprès de Seed-el-Bahr, la forteresse de la presqu'île de Gallipoli, on se rend compte que la batterie qui se trouvait là « aboya » fortement.



Pour éviter les obus qui viennent de la côte d'Asie nos soldats ont dû établir leur campement à l'abri des ruines de Seed-el-Bahr faites par les canons des cuirassés alliés ; dans une anfractuosité un « cuistot » prépare avec soin le rata, tandis que deux poilus, sortant de leur trou, viennent donner un coup d' il   la cuisine.

UN SOLDAT ALLEMAND OSE PORTER LA MAIN SUR SON OFFICIER



LEVEN X LEMONIER

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les prisonniers allemands ont été conduits à l'arrière pour être interrogés. Un des officiers prisonniers est invité à remettre sa patte d'épaule ; il refuse avec insolence. Alors un de ses soldats, fait prisonnier en même temps que lui, sort des rangs, se campe devant lui en criant : « Alors, en voilà assez : c'est fini de crâner ! » Et prenant son couteau, il tranche la patte d'épaule et la remet aux officiers français. Les temps ont bien changé !

DANS LA RÉGION DU NORD

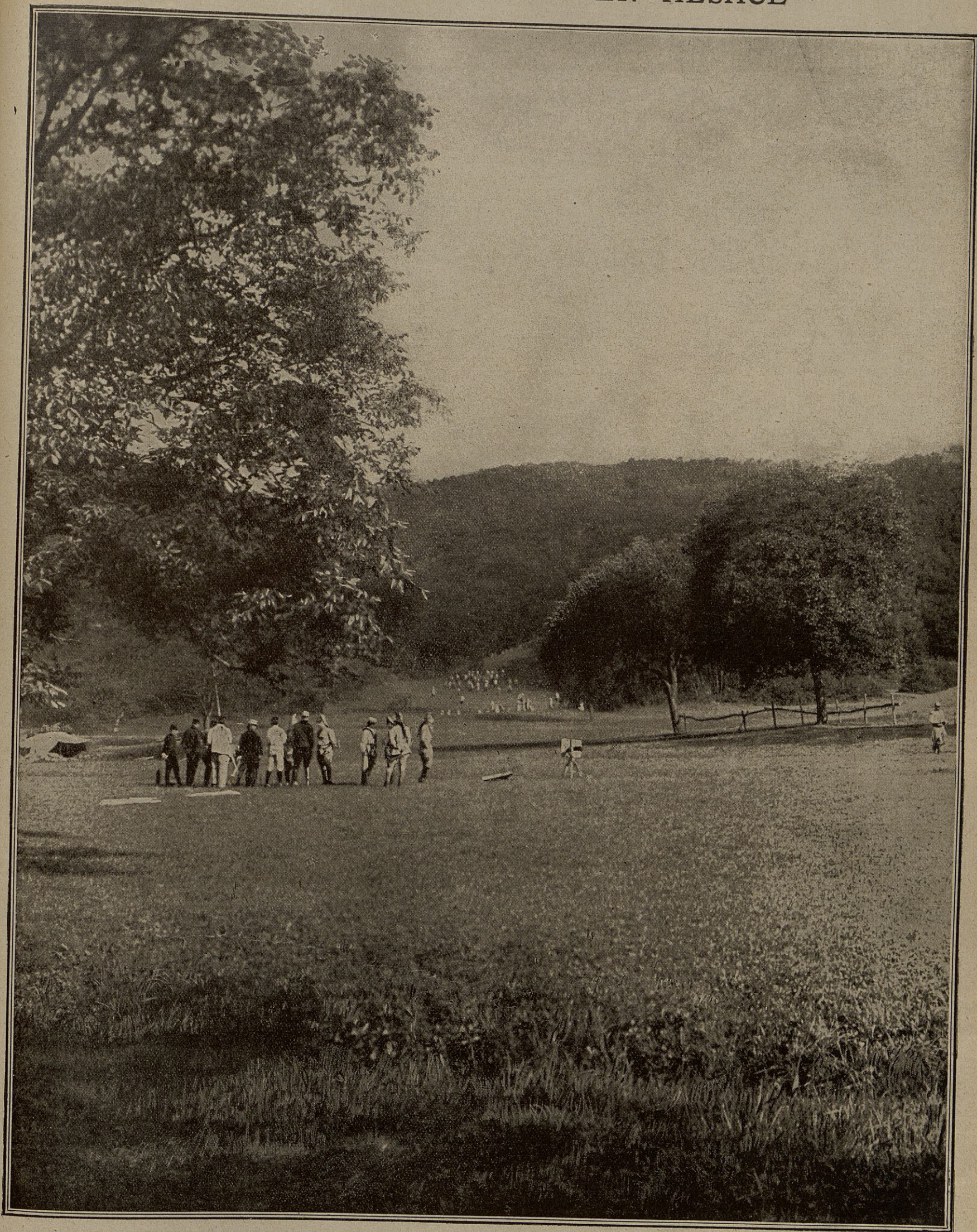


Il ne suffit pas d'amener jusqu'au front les pièces d'artillerie lourde ; il faut ensuite les mettre en batterie, et ce n'est pas chose facile ; d'abord construire une plate-forme solide, pour bien fixer le canon et son affût, enfin le dissimuler le plus possible à l'ennemi, surtout aux avions qui survolent nos lignes ; telle est la tâche que nos artilleurs savent conduire à bien.



Ne croirait-on pas vraiment avoir sous les yeux un passage difficile de montagne que s'efforcent à gravir de hardis alpinistes ? En réalité, c'est à côté des plaines de l'Artois que se trouve ce chemin creux où peinent des poilus qui vont rejoindre leurs tranchées ; là ils sont bien abrités contre les balles ennemies, sinon contre les obus.

NOS MITRAILLEUSES EN ALSACE



*Si au début de la guerre les Allemands ont eu sur nous la supériorité du nombre de mitrailleuses, actuellement nous avons rattrapé notre retard ; nos armées sont abondamment pourvues du terrible engin et les mitrailleurs sont longtemps exercés à leur manie-
ment. Voici des cavaliers s'exerçant, en Alsace, sur des silhouettes au tir des mitrailleuses.*

NOTES

D'UN

Engagé volontaire de l'Aviation⁽¹⁾

(Suite)

11 OCTOBRE. — Décidément le courrier d'aujourd'hui me gâte, j'ai aussi des nouvelles d'un de mes amis, le brillant rameur R. M. qui, fantassin, vient de l'échapper belle. Prisonnier, condamné à être fusillé par les Allemands, il parvient à s'échapper et sitôt rentré, part pour une attaque où il est grièvement blessé. Telle fut son odyssée en l'espace d'une matinée.

A son départ de Paris, son père en le quittant lui avait dit en plaisantant :

— Tiens, j'ai de la monnaie allemande, prends-la, tu la dépenseras quand les Français entreront à Berlin.

Et il lui remet une vingtaine de francs. M., en arrivant au corps, les met au fond de son sac et part. Il se battait depuis quelques jours lorsqu'on demande un volontaire pour aller faire une reconnaissance. Il se met en route et tout à coup se voit entouré par un parti d'Allemands qui le font prisonnier. Par hasard, ces ennemis n'étaient pas franchement désagréables. Ils emmènent leur captif et le fouillent. Ils ouvrent son sac où ils trouvent du tabac, du papier à cigarette, qu'ils se partagent et... la fameuse monnaie allemande. Changement immédiat d'attitude :

— Votre compte est bon, déclare le sous-officier ; vous avez volé cet argent à un de nos hommes ; vous allez être fusillé. Le temps de prévenir mes chefs et je reviens. Vous pouvez recommander votre âme à Dieu !

Vous vous rendez compte de la situation. Sauf un miracle, c'est la mort, une mort peu glorieuse, combien épouvantable ! Les hommes montent la garde autour de M. mais ils ne peuvent résister au désir de rouler une cigarette. Leur prisonnier semble bien placide. Ils posent leurs armes et prennent du tabac. Le Français a vite fait de juger la situation, il se souvient de ses démarrages au rugby, de ses matchs de sportman accompli. D'un bond il est debout et le voilà qui détalé à toutes jambes vers nos lignes.

— André, m'écrit-il, m'a toujours battu dans les matchs, mais ce jour-là, je crois qu'il n'aurait jamais pu me rejoindre.

Les Allemands, à peine revenus de leur surprise, tirent sans discontinuer. Les balles sifflent à droite, à gauche, mais ne peuvent atteindre le fuyard. Enfin, les Français ! Tel le soldat de Marathon, M. donne encore un violent effort et se laisse tomber. Ses officiers le sermonnent sous prétexte qu'il les a fait attendre et qu'il devait être revenu depuis longtemps. Il n'a même pas le temps de leur expliquer son aventure. Alerte, attaque. Il faut repartir. Et dans une charge à la baïonnette où l'ardeur de nos hommes nous a fait avancer plus vite que ne le pensaient nos artilleurs, un obus de 75 éclate à 30 mètres de M. l'atteint et lui déchire une cuisse. Grièvement blessé, il est évacué et attend sur son lit de souffrances le moment d'écrire un nouveau chapitre à son histoire fantastique de la guerre.

15 OCTOBRE. — Des prisonniers passent devant nous. Je cause avec l'un d'eux qui parle le français. C'est un ancien garçon du café de la Paix, sergent réserviste. Il m'avoue s'être rendu parce qu'il en avait assez. Je crois qu'il ne ment pas ; il est d'une propreté absolue, on sent qu'il n'a pas dû beaucoup combattre. On croirait qu'il revient d'un défilé plutôt que de la guerre. Il sourit avec satisfaction et reconnaît parmi nous d'anciens clients.

— Nos officiers, dit-il textuellement, nous ont bourré le crâne ! J'en ai marre !

Il appartient à un convoi de 250 hommes. Deux seulement parlent français et ce sont ceux-ci qui furent chargés par leurs camarades de faire la soumission. Tous semblaient ravis de se tirer de la guerre à aussi bon compte.

21 OCTOBRE. — Journée de deuil. Toute la nuit, il y a eu une fusillade terrible et un duel d'artillerie constant au bois de Mort-Mare. Plus de 2.000 obus ont été envoyés par les nôtres. Les pertes allemandes sont énormes. Ce n'est d'ailleurs pas sans victimes que nous avons mené notre attaque. Pour se rendre compte des modifications apportées aux travaux défensifs de nos ennemis qui vivent à trois mètres sous terre dans ce véritable charnier, l'état-major commande à nos aviateurs d'aller faire des reconnaissances.

Le temps est épouvantable pour l'aviation. Le « plafond » est extraordinairement bas. De la brume, des nuages, du vent. Mais rien ne saurait arrêter nos oiseaux quand il s'agit d'une importante mission.

(1) Voir les numéros 43 et 44 du Pays de France.

L'adjudant Q... part avec le sous-lieutenant F..., observateur remarquable. En arrivant au-dessus du bois de Mort-Mare, il est à 1.400 mètres, mais il est obligé de descendre encore pour voir avec netteté. Il est accueilli par une grêle de coups de canon qui, par vengeance, cherchent à l'atteindre.

Soudain lui et son passager aperçoivent un monoplan qui évolue très bas, vire à droite, et vient se poser à terre, juste devant les tranchées allemandes. Aussitôt, comme d'une fourmilière, surgit une masse d'hommes qui cherchent à approcher de l'appareil. Ce sont les Allemands qui viennent sans doute faire prisonniers ceux qui le montent. Qui sont-ils ? Que se passe-t-il ? L'adjudant Q... et le sous-lieutenant F... soupçonnent un drame, mais ne peuvent pousser plus loin leurs investigations. En effet, les éclats d'obus continuent à les encadrer, la fumée se mêle à la brume et ce sont des remous continuels dans une atmosphère de coton.

Mais que doivent penser ceux qui viennent de se poser sur le sol, devant les Allemands, en reconnaissant là-haut l'oiseau de France qui, malgré la canonnade, continue allègrement sa mission sans cependant pouvoir leur prêter le moindre secours.

Quelques instants après, un nouvel appareil passe sur le même point ; le lieutenant B... et le capitaine L... qui le montent voient nettement le monoplan sur le sol ; il est maintenant isolé, semble intact et il n'y a plus personne autour.

Vers six heures, nous apprenons les diverses phases du drame : il s'agit de l'adjudant Clamadieu et



L'AVIATEUR D

du sénateur Reymond qui, partis de Nancy, et étant obligés de descendre au-dessous des nuages pour accomplir leur mission, ont été victimes d'une panne de moteur qui les a fait atterrir à 50 mètres à peine des tranchées allemandes et à 600 mètres des nôtres sous le feu nourri de l'artillerie et de l'infanterie ennemies.

Dès qu'il se furent posés à terre, la fusillade recommença ; l'adjudant Clamadieu fut tué aussitôt qu'il tenta de descendre de son appareil. Le sénateur Reymond fut atteint de deux balles qui traversèrent l'épine dorsale. Son état est désespéré.

22 OCTOBRE. — Cette nuit, le sénateur Reymond est mort des suites de ses blessures ; jusqu'à son dernier soupir il a conservé toute sa connaissance, expliquant à ceux qui voulaient lui cacher sa fin prochaine, qu'avec des blessures comme les siennes il ne pouvait pas échapper au destin. Il a demandé un secrétaire et, malgré son extrême faiblesse, a trouvé l'énergie de dicter un compte rendu très précis de sa reconnaissance.

Il raconte également les conditions dans lesquelles il est venu atterrir avec l'adjudant Clamadieu ; les tranchées étant rapprochées et la brume très épaisse, ils ont cru pouvoir descendre devant nos lignes, mais leur vol plané en décida autrement. Dès qu'ils furent au sol, nullement touchés par la multitude de balles que leur avaient envoyées les Allemands tandis qu'ils évoluaient, ils sautèrent hors de l'appareil, mais au même moment, nos hommes qui n'osaient tirer dans la crainte de tuer les aviateurs, se précipitaient à l'assaut, entouraient l'appareil et repoussaient les agresseurs. Au cours du combat, le sénateur Reymond recevait deux balles. Il était emporté par nos hommes ainsi que le corps de Clamadieu.

La nuit venue, nos troupes revenaient chercher l'appareil et le ramenaient dans nos lignes, malgré un duel acharné avec les ennemis, furieux de leur échec.

Je pense aux conversations que j'ai eues récemment à Nancy avec le sénateur Reymond au sujet de l'aviation militaire. Depuis quatre ans, il me faisait l'honneur de suivre mes questions et, nous retrouvant au bout de deux mois et demi de campagne, c'est avec un puissant intérêt que nous discutons sur la réalité après avoir tant épilogué sur ce que serait la guerre aérienne à l'époque de la paix.

Je me rappelle aussi un entretien très curieux avec Clamadieu il y a une quinzaine de jours. Nous étions réunis, l'adjudant P..., le maréchal des logis H..., lui et moi, et, pendant que nous causions, le sénateur Reymond vint se joindre à nous. Nous parlions des prophéties multiples qui encombraient les journaux à cette époque ; j'affirmais ma confiance dans la chiromancie et même dans la cartomancie.

— Eh bien, moi, répondait Clamadieu, je n'y crois pas le moins du monde, et pourtant j'ai enregistré dernièrement un fait qui serait de nature à me convaincre. Ma femme était allée consulter une cartomancienne. Celle-ci fait le grand jeu et voici ses réponses textuelles : « Vous êtes mariée. Votre mari est à la guerre. Vous êtes inquiète à son sujet non seulement à cause du danger, car il est très exposé, mais à cause de sa situation, parce qu'il attend un avancement. Soyez rassurée, dans trois jours il aura cette amélioration de situation ». Effectivement, ma femme était allée consulter le samedi et, le mardi, j'apprenais ma nomination d'adjudant que j'attendais depuis longtemps. Mais je n'ai vu là qu'une coïncidence, fort heureusement, car cette vieille sorcière a eu l'audace d'ajouter : « Votre mari ne jouira pas longtemps de cet avancement, car avant peu il mourra de mort violente ».

Pauvre Clamadieu ! Le bon rire loyal et franc dont il soulignait cet arrêt du destin, je l'entends encore et il me fait mal !

23 OCTOBRE. — Le beau temps relatif provoque de nombreuses sorties au centre, et depuis les premières heures du jour, jusqu'au crépuscule, ce sont des vols continuels. Il est intéressant de donner le résumé d'une journée, assez courte, dans un centre de l'Est :

Le maréchal des logis H..., de la B., fait une reconnaissance au-dessus de Royaumeix, Bunécourt et Bouillonville. Au-dessus de ce dernier endroit, il laisse tomber deux obus de 90 millimètres sur un rassemblement. Il constate l'effet de son tir : les deux obus forment un trou noir d'où s'échappe une longue flamme et c'est aussitôt une débandade générale.

A l'escadrille M., le lieutenant C... lance au cours de deux voyages 4.000 fléchettes et quatre bombes sur Thiaucourt. Il voit, dans son premier bombardement, ces projectiles tomber exactement sur un convoi. Le lieutenant S... et le maréchal des logis V... vont chacun projeter 30 kilos de fléchettes et deux bombes sur le même objectif.

Le lieutenant de B... fait une reconnaissance sur Pont-à-Mousson et Metz. Le sergent du T... exécute deux réglages de tir. Le maréchal des logis G... avec le capitaine M... ont une panne d'essence à Nancy, leur réservoir ayant été traversé par les balles. G. descend au milieu de la fusillade sur le premier terrain qui s'offre à lui. Est-il chez les Français ou chez les Allemands ? Il ne le sait pas. Fort heureusement, c'est de notre côté. Tel est le bilan de l'escadrille B.

A la M., le sergent L... fait une reconnaissance d'objectifs de deux heures avec le sous-lieutenant F... sur Saint-Boussand, Gironville, Nousard, Thiaucourt, le bois Mort-Mare, Minorville.

Le maréchal des logis V... effectue une reconnaissance de batterie. Le caporal P... fait un réglage de tir avec le lieutenant P... Il en refait deux autres aussitôt après dont un sur les ponts de Saint-Mihiel. Le lieutenant P... signale que le pont de pierres a été en partie démolie par notre tir, mais qu'un pont en bois a été construit entre les culées restées intactes. Un pont de bateaux, déjà signalé à 200 mètres en amont du pont de pierres, existe toujours.

Au cours de son réglage au-dessus de Saint-Mihiel, le caporal P... poursuit et met en fuite un aviatik. Déjà le 15 octobre, il avait réussi un exploit semblable. Il essayait avec le lieutenant P..., observateur, un réglage de tir de batteries de 155 long. Ayant atteint 700 mètres, il se rendait compte que la brume empêchait toute observation. Il se disposait à descendre lorsqu'il apercevait à faible distance un albatros qui semblait faire du réglage pour le compte des batteries ennemies. Gagnant de la hauteur à la faveur de la brume, au risque de se perdre, le caporal P... réussissait à se maintenir à une altitude légèrement supérieure à celle de l'avion ennemi et de s'en rapprocher à moins de cent mètres. Le lieutenant P... ouvrait alors un feu d'une douzaine de cartouches sur l'albatros qui se mettait aussitôt à la descente et rentrait en hâte dans ses lignes.

24 OCTOBRE. — Obsèques très émouvantes de Clamadieu et du sénateur Reymond dont nous allons chercher les corps en délégation à l'hôpital militaire. La mère et la sœur du regretté parlementaire sont là. Tous les officiers et aviateurs de la garnison de Toul suivent le cortège. Les corbillards sont cou-

verts de couronnes, dont une porte cette inscription : « A. Briand et A. Sarraut à E. Reymond ». Sur le chemin, une foule attend, recueillie ; devant l'école, l'instituteur a fait mettre au « garde à vous » tous ses élèves ; dans les champs les cultivateurs saluent militairement. Après une cérémonie très émouvante à l'église, nous allons au cimetière. C'est un cimetière spécial, loin de la ville, réservé aux victimes de la guerre ; de nombreuses tombes sont installées avec ordre et méthode. Toute une rangée est ouverte d'avance. On n'a plus qu'à y déposer la funèbre boîte : c'est lugubre ! Les soldats sont placés par religion. Une petite croix avec le nom, un tas de terre, parfois quelques fleurs et c'est tout. Il y a des Allemands, des étrangers, tous bien séparés les uns des autres, par catégories. Sous le roulement et le grondement incessants du canon vengeur, nous écoutons les discours du représentant du chef de la première armée, du chef du service des reconnaissances, du chef de l'escadrille et de M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle.

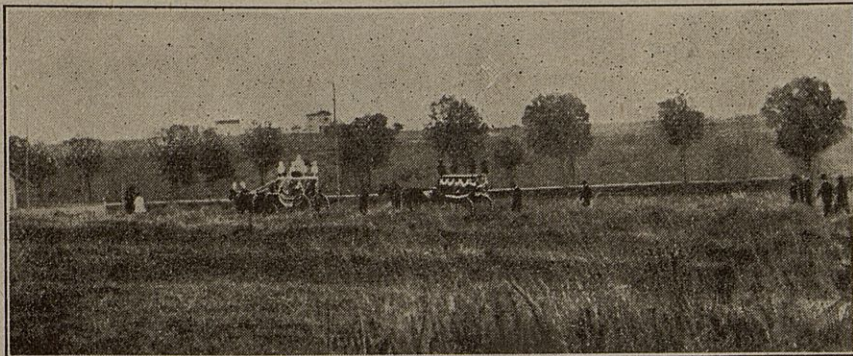
25 OCTOBRE. — J'éprouve la plus grande douleur de mon existence. Mon frère, Henri Romanet, qui avait été blessé le 29 septembre à Vicq-sur-Aisne, est mort le 21 octobre à l'hôpital de Chartres des suites de ses blessures. C'est ce matin que j'apprends la lugubre nouvelle, en même temps qu'une lettre de ma mère m'annonçait que le major prédisait la convalescence avant trois semaines. Je sens ce qu'est un cœur déchiré. Je ne puis croire que je ne verrai plus mon frère aîné et pourtant quand il m'a fait part de son désir de partir dans un régiment de l'active, j'ai eu le pressentiment que je ne le reverrais plus et que je l'embrassais pour la dernière fois, tant je connaissais son courage indomptable et son patriotisme vibrant. Président du Tribunal civil de Pointe-à-Pitre, il venait d'être nommé conseiller à la Cour d'appel de Cayenne, lorsque la guerre éclata. Il était en traitement à l'établissement thermal de Vichy quand parut l'ordre de mobilisation. Il partit à Besançon dans un régiment d'infanterie territoriale. Mais bientôt cette vie de l'arrière lui pesait. Malgré ses quarante-deux ans, il se souvenait des prix de tir et des épinglettes qu'il avait gagnés au service ; deux mises à l'ordre du jour du régiment pour faits de bravoure (deux religieuses sauvées des flammes et quatre apaches arrêtés par lui tout seul) revenaient à sa mémoire. Il s'engagea dans un régiment de l'active qu'on reformait : le 60^e. Après onze jours de combats acharnés, il fut grièvement blessé au moment où le dernier officier survivant lui passait le commandement de sa compagnie. Le côté gauche atteint par un éclat d'obus, les reins déchirés, il se refusa à être évacué ; en dépit de ses protestations, huit braves, qu'il suppliait de rester à leur poste, le pensèrent sommairement et le portèrent sur leurs fusils, sous le feu incessant de l'ennemi, à huit kilomètres de là, à la plus proche ambulance. Envoyé à l'hôpital de Chartres, c'est là qu'il vient de mourir, alors que les nouvelles me faisaient espérer sa guérison. Avant de mourir, il a eu la satisfaction d'apprendre que son régiment était décoré de la Légion d'honneur pour avoir pris un drapeau à l'ennemi quelques heures avant que mon frère fut atteint.

Je suis fier de la fin glorieuse de ce héros, comme je suis fier de mon frère Maurice, secrétaire de la Société d'Encouragement. Celui-ci, au mois de septembre, fut frappé d'insolation, laissé pour mort sur le champ de bataille pendant trois heures, et a refusé de quitter son poste quand il fut ranimé. Puis il reçut un éclat d'obus au bras. Un commencement de fluxion de poitrine eut enfin raison de ses forces et c'est à ce moment seulement qu'il consentit à être renvoyé à l'arrière où il se soigne en ce moment.

Oui, je suis fier, mais quelle que soit la douceur de cet héroïsme, ce ne sont pas ceux qui partent qui sont à plaindre. Et comme j'aurais voulu prendre la place de mon aîné, qui laisse une femme et deux filles. C'eût été plus juste !

28 OCTOBRE. — Je suis envoyé en corvée au terrain de M..., champ d'atterrissage avancé pour les réglages d'artillerie. Nous sommes tout près des lignes. C'est de là que partent les avions et qu'ils prennent leur altitude pour aller accomplir leur mission et être en collaboration intime avec la batterie pour laquelle ils opèrent. De temps en temps, des obus viennent tomber sur notre champ. Ils creusent un large trou et nous ne sommes pas plus inquiétés. C'est l'adjudant Q... et le sous-lieutenant F... qui sont chargés d'effectuer le réglage. Un épais brouil-

lard baigne l'atmosphère. Voler dans ces conditions n'est pas très facile, mais l'artillerie a besoin absolument de la collaboration des appareils pour le tir. Et aussitôt l'avion s'envole. Tandis qu'il tourne pour prendre de la hauteur, les batteries ennemies le repèrent et ouvrent le feu sur lui. Il monte, les obus le suivent, mais ne peuvent l'atteindre. Nous observons avec angoisse, nous attendant toujours à le voir touché, mais l'adjudant Q... manœuvre de telle sorte qu'il échappe à toutes les attaques. Entouré de nuages de fumée, il continue avec calme. Le réglage est réussi. Au lieu de descendre tout de suite, Q... et F...



OBSÈQUES DU SÉNATEUR REYMOND ET DE L'ADJUDANT CLAMADIEU

vont se promener quelques instants, sans carte, à l'intérieur des lignes ennemies ; bien leur en prend, ils découvrent aux lueurs des batteries allemandes que nous ne connaissions pas. Ils observent en outre un terrain d'aviation à Nonsart ; un appareil y était posé à côté d'un drapeau blanc pour indiquer l'endroit où il faut atterrir. Après le retour de l'avion, le sous-lieutenant F... va au téléphone de campagne qui est avec nous pour communiquer le résultat de sa reconnaissance. Mais le commandant de la batterie lui déclare : « Ne me parlez pas là ! Venez tout de suite me retrouver. J'ai la certitude que des espions écoutent sur la ligne ! »

29 OCTOBRE. — Le sous-lieutenant M... me fait une offre qui m'intéresse particulièrement. Comme il veut lancer désormais des obus de 120 lourds et difficiles à manier, vu leur longueur, il cherche un bombardier léger, petit, relativement fort. Il me propose cette affectation. J'accepte d'enthousiasme et nous prenons nos dispositions pour un premier bombardement, mais le chef des reconnaissances refuse, sous prétexte que je ne suis pas officier. J'ignorais qu'il fallût des galons pour lancer des projectiles, être léger et fort ! Grosse déception pour moi qui étais si heureux à la pensée de faire du beau travail et de venger mon frère ! Par la suite, d'ailleurs, cet ostracisme qui frappait les simples soldats disparaît.



LES AVIATEURS V. ET D., QUI VIENNENT D'ÊTRE DÉCORÉS, ÉCOUTENT LES DISCOURS

Pour me consoler de ma déconvenue cuisante, mon chef d'escadrille, le capitaine d'A..., me propose de m'emmener faire un tour sur le front dans son Maurice Farman. J'accepte, bien entendu, avec enthousiasme et nous allons observer les travaux de défense et les tranchées du côté du bois de Mort-Mare, de Saint-Baussand et de Saint-Mihiel. En route, le sous-lieutenant M... avec sa 160 chevaux nous passe comme une flèche et nous frôle d'un peu près. Il n'est pas à plus de trois mètres de nous. La moindre fausse manœuvre et nous entrions en collision !

30 OCTOBRE. — Pour le service de l'escadrille, un tracteur va à Lunéville. Je suis de la corvée. A Lunéville je constate les ravages causés par les Allemands et je rapporte des photographies des affiches apposées par l'ennemi pendant l'occupation. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est le passage à Vitrimont, village de 300 habitants, situé sur la route de Nancy à Saint-Nicolas, à 5 kilomètres de Lunéville.

Ce n'est plus qu'un amas de ruines. Avec le sergent Schildge, je rencontre le maire, M. Pobé, et un conseiller municipal, M. Blondeau, qui ont fait preuve du plus grand courage dans des circonstances profondément tragiques et dangereuses. Ils nous donnent quelques détails sur la vision d'horreur qu'ils ont encore sous les yeux. Chaque pierre, chaque trou de bombe leur rappellent un crime, une infamie :

— La bataille a duré trois jours et trois nuits, nous dit le maire, après l'occupation de Lunéville, quand les Allemands se dirigèrent sur Nancy. Le front était de 6 à 7 kilomètres. Nous avons vu de quatre à cinq mille cadavres dans ce combat. Comme vous vous en êtes rendu compte, il ne reste plus une seule maison. Les réparer ? c'est impossible. Tous les habitants sont inévitablement ruinés.

« Les régiments français qui défendaient le village étaient le 69^e et le 26^e d'infanterie de Nancy, le 23^e colonial et le 8^e d'artillerie de Nancy ;

jamais on ne vantera assez leur vaillance et leur héroïsme.

« Nous étions bombardés des hauteurs de Frescati, point stratégique très important dont les Allemands s'étaient emparés : obus de 90, grosses marmites de 120 nous inondèrent pendant les trois jours et les trois nuits atroces. Un obus tombe devant cette maison et tue huit civils et deux vaches ; dans cette ferme, à gauche, quatre vaches et deux chevaux sont réduits en bouillie. Au bout de la rue huit cochons subissent le même sort.

« Croyez-vous que pendant cette boucherie les habitants songèrent à partir ? Pas du tout et je dus recourir à la force armée pour faire évacuer la localité. Seuls, les malades restèrent jusqu'au dernier jour où les soldats français les emportèrent ».

Nous allons voir les ruines de l'église ; de la paille, des excréments. Ce sont les cartes de visite allemandes !

— Regardez le clocher : il est éventré, déchiqueté, reprend M. Pobé. Or, pendant tout le bombardement, jusqu'au moment où la position fut devenue absolument intenable, un officier est resté là-dedans sans pouvoir bouger, sans même manger, assis sur une petite planchette, et il renseignait notre artillerie sur les positions des batteries allemandes. Ah ! nous en avons enregistré des actes glorieux !

« Après une défense admirable, les Français durent cependant se replier dans le bois que vous apercevez d'ici. Ce fut alors la ruée sauvage et odieuse, une ruée de sauvages déferlants. Les Allemands se précipitèrent dans notre pauvre village, ricanant des dégâts commis et se voyant déjà sur le chemin du triomphe. Ils poursuivaient nos gens qui étaient séparés d'eux par cette plaine de 800 mètres. Le pillage fut organisé d'une façon méthodique à la manière des virtuoses du cambriolage.

— M. Blondeau, racontez donc à ces messieurs ce que vous faisiez pendant le temps de l'occupation.

Le conseiller municipal, dans un langage simple, sans la moindre fausseté nous dit ce que fut son existence de héros.

— Je n'ai que trente-cinq ans, mais j'ai été réformé parce que j'ai le pouce gauche coupé. Ne pouvant être soldat, il fallait bien me rendre utile dans la mesure de mes moyens, n'est-ce pas ? Or, j'étais anéanti à la pensée des cadavres français qu'on laissait en pleins champs et dont personne n'avait le temps de prendre soin. Comme

je n'avais rien à faire d'intéressant, je crus faire plaisir à bien des familles en m'occupant de leurs fils ou de leurs maris auxquels j'allais donner une sépulture digne d'enfants morts pour la patrie. Alors, je me cachais tous les jours et je sortais la nuit, sans bruit, pour aller enterrer nos pauvres petits soldats. Je pleurais bien souvent en voyant, à la clarté de la lune, l'état dans lequel les avaient mis ces monstres, et pourtant je dois avouer qu'il m'est arrivé parfois de creuser un trou également pour ces lâches !

(A suivre).

JACQUES MORTANE.

NOS SOLDATS DANS LES BOIS



Au cours des luttes épiques qui se sont livrées dans les bois d'Argonne, de Lorraine ou d'Alsace, nos soldats ont fait non seulement des prodiges d'héroïsme pour repousser l'ennemi mais aussi d'ingéniosité pour établir leurs défenses. Ceux-ci, pour enfoncer les pieux des tranchées, ont trouvé un moyen pratique et peu coûteux.



CHAPITRE NEUVIÈME

(Suite)

Maintenant que le promeneur nocturne s'était rapproché, le braco distinguait très bien la carrure athlétique du propriétaire de Kercoat, son cou que guettait l'apoplexie et jusqu'à sa tête puissante dont la carrure évoquait l'idée d'un taureau !

Doucement, Yves se coula hors de sa cachette et, comme en cet endroit le sentier des douaniers faisait un coude pour contourner une roche, le baron se trouva brusquement nez à nez avec le braco qui, la cigarette au bec, lui barrait le passage.

— Bien le bonsoir, m'sieu le baron, dit-il narquoisement en soulevant son béret, la nuit est douce pour la promenade...

— ...et pour la maraude aussi, probablement, riposta aigrement monsieur Vigouroux en cherchant d'instinct autour de lui le produit des larcins du braconnier...

— Ça, pour l'heure, c'est pas votre affaire, m'sieu le baron, riposta Yves d'une voix mauvaise... Nous n'sommes pas à la faisanderie de Kercoat !

— Coquin, gronda le baron qu'enrageait le souvenir des visites fréquentes faites par le garnement dans sa propriété.

— M'sieu le baron, déclara l'autre qui pétrissait nerveusement l'une contre l'autre ses grosses mains, s'agirait d'pas employer d'villains mots ; on est poli avec vous, faut l'être avec les autres...

Monsieur Vigouroux prononça brièvement, serrant les dents sur les insultes prêtes à jaillir des lèvres : — Laissez-moi passer... Vous voyez bien que vous barrez le chemin.

Mais Yves, toujours assis sur sa roche, ne paraissait pas vouloir se lever et le baron se disposa à se faire faire place à la force du poignet ; il trouvait humiliant et ridicule d'être ainsi tenu en échec par ce vaurien.

Mais la main de celui-ci encercla le poignet qui menaçait de s'abattre sur lui.

— Faut pas jouer avec bibi, m'sieu le baron, déclara-t-il, parce que bibi, tout baron qu'vous êtes, pourrait bien vous envoyer en bas voir si les homards font des p'tits...

— Gredin, rugit monsieur Vigouroux, je ferai mon rapport aux gendarmes.

— Un rapport ! ricana l'autre, sur quoi, un rapport ?... on cause tous deux comm' des amis... pas vrai, m'sieu l'baron... comm' des amis... Car vous savez, j'vous en veux pas pour les six s'maines de prison qu' j'ai tirées à cause de vous... j'vous en veux si peu qu'je m'suis mis en tête d'vous rendre service...

Sa langue, au fur et à mesure qu'il parlait, s'emportait davantage, sous l'influence des bolées ingurgitées au tourne-bride, avant de partir faire un tour vers la côte...

— Oui, un service, articula-t-il, parce que, vrai, ça m'peine d'voir un homm' comm' vous, un gros propriétaire, un noble qui fait honneur au pays, et qui s'laisse ridiculiser comm' le premier croquant v'nu...

Le baron, le visage fouetté par ce langage, riposta, croyant que son interlocuteur faisait allusion à la fréquence des pillages de sa faisanderie :

— Les juges de Morlaix, gronda-t-il, vous ont montré si j'étais homme à me laisser ridiculiser...

Le braco éclata de rire.

— Vous n'y êtes pas, m'sieu l'baron, mais pas du tout... Vous avez fait fausse route et le gibier qu'on chassait sur vos terres n'était pas celui pour lequel vous m'avez fait condamner... C'est plus gros qu'un lapin et plus jolie qu'une faisane, la poulette qu'un malin venait rafler sur vos terres, à vot' nez et à vot' barbe...

Et tout à coup, l'ivresse débridant sa langue qu'à grand-peine il retenait depuis un moment, pour faire durer le plaisir plus longtemps, Yves lui lâcha en plein visage :

— Vous n'êtes pas malin, pour un baron, de ne pas vous être douté qu'pendant qu'vous montiez la garde sur vos faisans, on vous barbotait vot' femme !...

Abasourdi sur le premier moment par ce mot qu'il venait de recevoir à la face comme un paquet d'injures, le baron demeura immobile, sans voix.

Il semblait qu'il n'eût pas compris le sens des mots...

Puis, soudain, la lumière se fit dans son cerveau et alors une rage folle s'emparant de lui, il hurla :

— Tu mens ! canaille !... tu mens !...

— ...Si peu qu' si ça vous fait plaisir, j'peux vous dir' le nom de celui qui braconne comm' ça dans vos appartements, pendant qu' vous gardiez vos lapins...

— Tu mens !... tu mens !... ne cessait de répéter l'autre qui voyait rouge.

Mais Yves poursuivait imperturbablement, sans se départir de son ton de gouaille qui avait le don de surexciter son interlocuteur...

— Ecrivez donc au bel officier qu' vot' femme a si longtemps soigné à Kercoat, pour savoir si j'mens... Il est du côté d'Ypres... à c'que j' crois...

Il ajouta en riant :

— Et vous savez, la correspondance pour les militaires est gratuite...

Ces paroles étaient comme autant d'éperons qui s'enfonçaient dans la cervelle de monsieur Vigouroux, portant au comble du paroxysme sa rage et décuplant sa force.

D'un effort violent il se dégagait de l'étreinte du braconnier qui éclata de rire, criant :

— Hé ! m'sieu le baron, ça vaut bien quelques jours de prison, ça !...

Pendant tout sang-froid, monsieur Vigouroux se rua sur lui, âpre à lui infliger la correction que depuis si longtemps il rêvait de lui donner pour le vol de ses faisans.

— On va rire, articula l'autre en empoignant à son tour l'adversaire...

Et la lutte commença, silencieuse, terrible, angoissante pour qui y eut assisté, en raison de l'étroitesse du sentier sur laquelle elle se livrait, et qui courait en bordure de roches à pic sur la mer.

Par moments, sous la poussée du vent qui les plaquait contre la falaise, les vagues jetaient jusque sur eux la poussière de leurs eaux...

Un faux mouvement pouvait les précipiter de cent pieds de haut et les broyer sur les pointes de granit dont se hérissait la grève...

L'un et l'autre sentaient le danger, en dépit de l'ivresse et de la colère qui allaient chez eux grandissant : les muscles raidis désespérément, ils se cramponnaient au sol de leurs pieds crispés, cherchant à conserver l'équilibre, à s'éloigner du gouffre ou les péripéties diverses de la lutte les amenaient.

Sans pouvoir prononcer une syllabe, leurs yeux sanglants fixés sur leurs faces blêmes, les mâchoires contractées, ils se serraient à s'étouffer pour tenter de dénouer l'étreinte des bras qui les étouffaient, les emprisonnaient.

Le premier qui prendrait l'avantage sur l'autre, ne fut-ce que l'espace de quelques secondes, aurait beau jeu pour se débarrasser de son adversaire. L'abîme était là, prêt à devenir complice et à recevoir dans ses ombres tragiques le vaincu...

Soudain, un double cri traversa l'espace, lugubre comme l'appel de bêtes qu'on égorge.

Ils avaient, sous une commune poussée, perdu en même temps l'équilibre et instinctivement, tous deux, chacun lâchant l'autre, étendirent les bras, griffant l'air où ils cherchaient vainement un point d'appui...

Le vide et la mer rugissante, les recevant au bas de la falaise, les ensevelit dans le même lincol d'écume.

CHAPITRE DIXIÈME

La mort tragique de monsieur Vigouroux avait défrayé le pays pendant un bon mois. Non qu'il se trouvât personne pour s'apitoyer sur le sort de ce hobereau autoritaire et despote ; bien au contraire, entre soi, on se félicitait de la disparition de ce propriétaire si dur aux petites gens ; et on se prenait à espérer que, sous la direction de la jeune baronne, le domaine de Kercoat deviendrait plus accueillant aux malheureux pour lesquels, bien souvent, une charge de bois mort ou un couple de lapins pris au lacet étaient une aubaine qui ne ruinait pas la propriété...

Celle-ci, en grand deuil, promenait son veuvage à travers la solitude des grèves et des futaies ; instinctivement elle revoyait les lieux qu'elle avait parcourus en compagnie de Roger et sans doute la silhouette du jeune officier l'accompagnait-elle dans ses mélancoliques promenades...

Elle avait aussi un autre compagnon, celui-là à son insu : c'était Chuchuniou. Comme autrefois, il la suivait de loin, souffrant mille morts, car la disparition inattendue du baron avait troublé à jamais la quiétude imparfaite dans laquelle s'endormait sa jalousie, depuis que son frère était parti au front...

Peu à peu, ses remords s'étaient évanouis et le jeune garçon avait même fini par oublier que, seule la lettre anonyme qu'il avait envoyée à monsieur Vigouroux, dénonçant le chemin que prenait, chaque nuit, pour pénétrer dans le parc celui que l'on croyait être un simple braco, que cette lettre avait préparé

le piège dans lequel Roger était tombé et qui, après l'avoir mis aux prises avec son père, avait failli le faire assassiner par le baron...

Le jeune officier, une fois parti, Chuchuniou n'avait plus pensé qu'à la passion irréfléchie qui le tenait, passion que la présence de Roger ne viendrait plus entraver...

Désormais, l'absence de son rival lui permettait de s'imaginer qu'il avait rêvé et que les mauvais mois qui venaient de s'écouler étaient le produit d'un cauchemar.

Ah ! les longues courses sous les frondaisons humides et les glissements silencieux à travers les hautes herbes trempées de rosée, et aussi les interminables stations aux creux des roches familières, les yeux rivés sur l'ensorcellante silhouette se découpant sombre sur l'écran azuré du ciel... et quelquefois aussi — mais combien trop rares — les barbotages dans l'eau écumante, à la suite de la baronne pêchant par désœuvrement la crevette et à laquelle, tout en portant son panier, il avait mission de désigner les creux fréquentés de préférence par le « bouquet ».

C'était la vie d'autrefois qui reprenait ; son esprit avait retrouvé sa sérénité.

Brusquement, cette sérénité fut détruite et tout le bonheur de Chuchuniou — bonheur très relatif — s'effondra d'un seul coup...

Pour cela, il suffit d'une trouvaille qu'il fit, un jour où la baronne s'en était allée rêver toute une



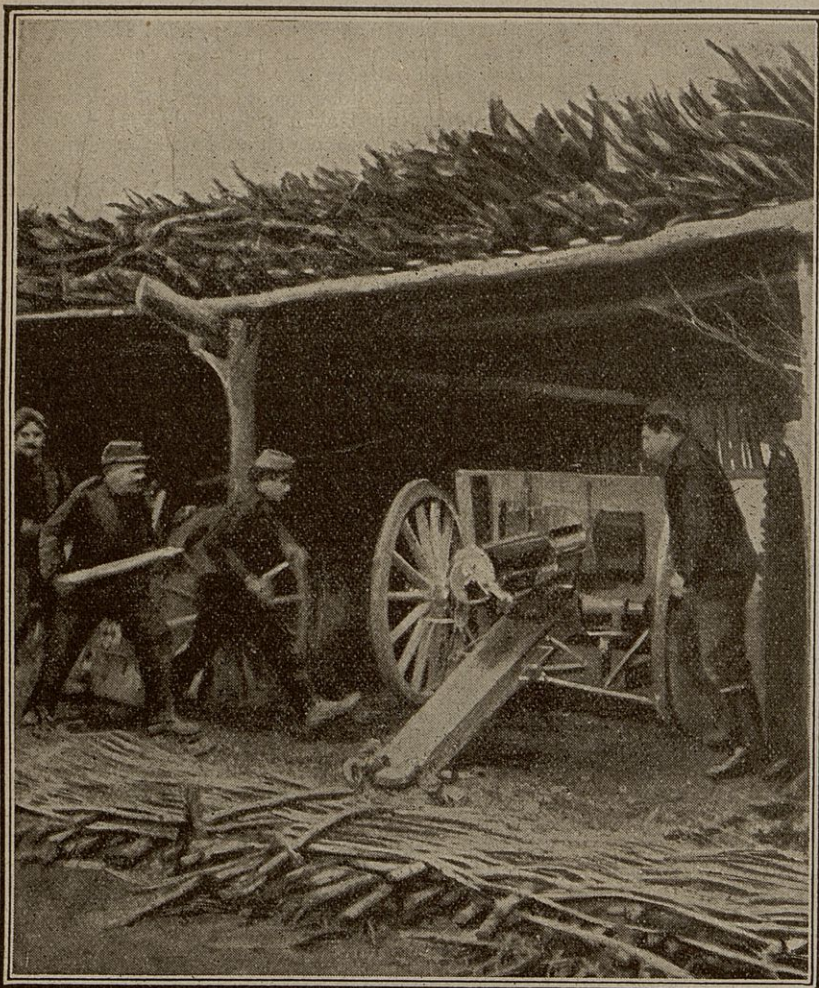
après-midi à la pointe du Dourduff, en ce même endroit où elle avait eu, pour la première fois, la certitude que Roger l'aimait...

Chuchuniou, lui aussi, était demeuré, durant de longues heures, embusqué aux approches de ce lieu de pèlerinage. Suivant son habitude, dès le départ de la jeune femme, il s'était approché, en quête d'un « souvenir » d'elle, demeuré par aventure à la place qu'elle avait occupée : un rien, quelque effilochure de son voile de crêpe accrochée aux genêts, ou encore un brin d'herbe machinalement tourné et retourné entre ses doigts... une fleur respirée...

Cette fois, quand il s'était approché, il avait avisé dans l'herbe, à l'endroit où elle s'était assise, un morceau de papier froissé ; vivement, avec une curiosité malade, il s'en était emparé et tout de suite ses narines avaient humé le parfum qu'il connaissait bien et dont l'odeur lui montait au cerveau comme une grisérie..., preuve que ce papier était, depuis un certain temps, en possession de la jeune femme...

(A suivre).

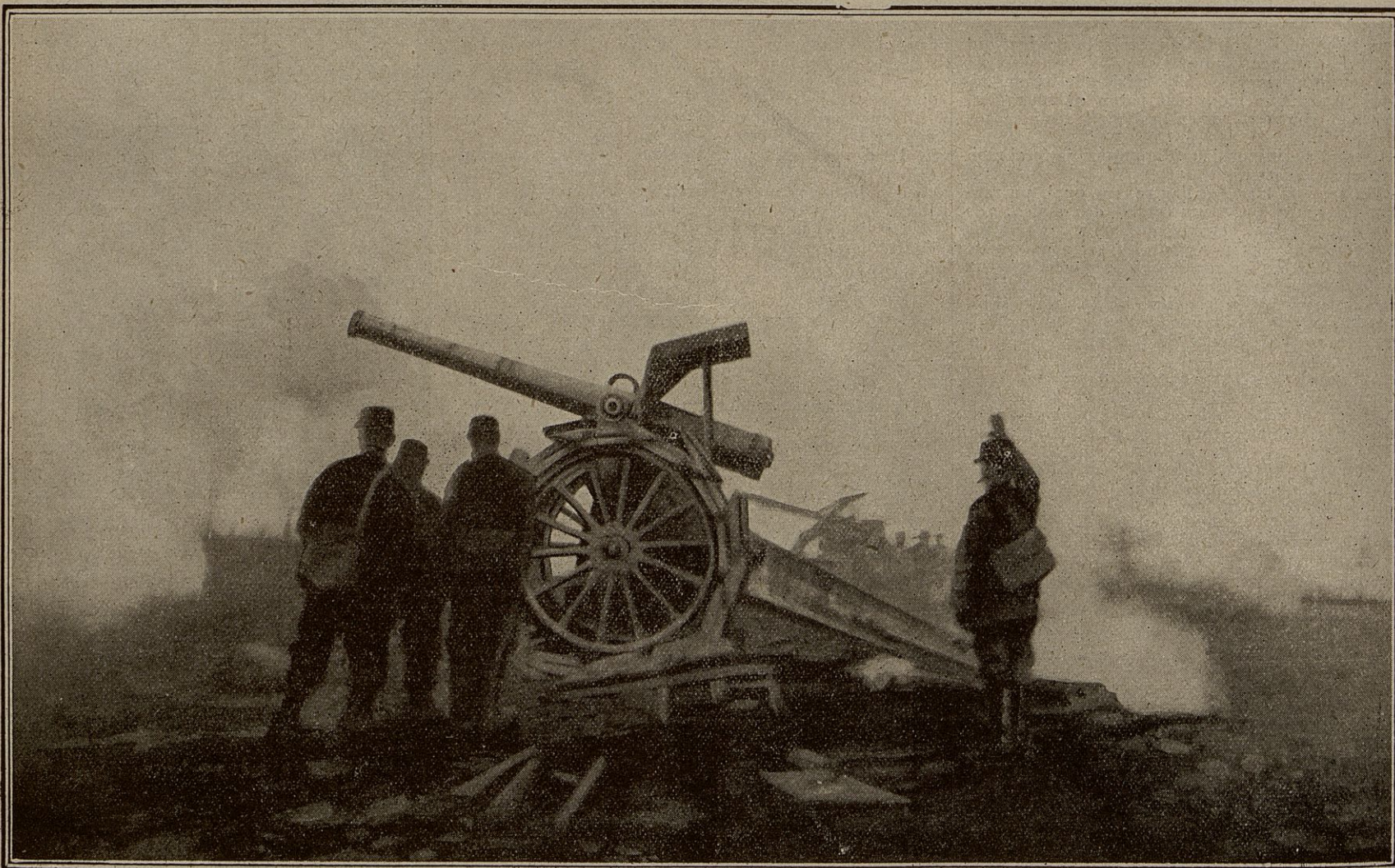
NOTRE ARTILLERIE EN ACTION



Sur tout le front la lutte d'artillerie se poursuit avec une intensité qui augmente tous les jours. Voici, en Picardie, une batterie de 75, très bien dissimulée, qui ne cesse d'envoyer sur les lignes allemandes ses terribles projectiles.



Les canons de 75, cachés sous un abri fait de branches, tirent avec une telle rapidité que les servants doivent se hâter pour passer les obus ; autour de la batterie les douilles s'amoncellent sans que les pièces se fatiguent.



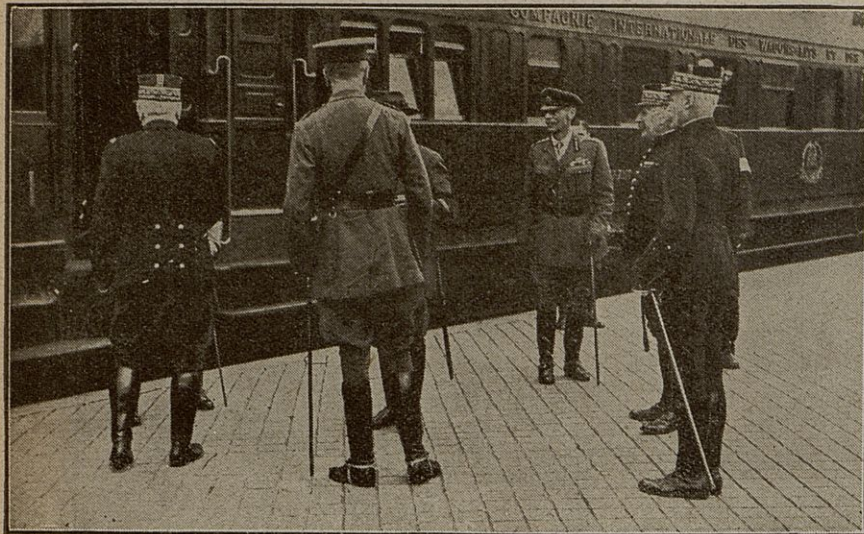
C'est dans la Woëvre que cette batterie de 120 long répond avec succès à la canonnade des Allemands ; de la mer du Nord aux Vosges nos lignes sont aujourd'hui amplement garnies d'artillerie lourde et on augmentera encore le nombre des grosses pièces. Quant aux munitions elles ne nous feront plus défaut.

LA VISITE DU PRINCE DE SERBIE



Pendant le séjour qu'il a récemment fait en France, le prince Alexis de Serbie a visité le front des armées alliées. Le voici au quartier général de l'armée commandée par le général d'Urbal. Le prince de Serbie a exprimé à plusieurs reprises l'admiration que lui causaient la tenue et l'entrain de nos troupes.

VISITES A NOS ARMÉES



Lord Kitchener, ministre de la guerre d'Angleterre, est venu rendre visite à nos armées. Après avoir inspecté les troupes britanniques, lord Kitchener, qu'accompagnaient M. Millerand, ministre de la guerre et le général Joffre, parcourut tout le front des armées françaises. Dans la photographie de gauche on voit de nos le général Joffre et lord Kitchener qui s'entretient avec son collègue français, de profil le général Foch et le général Dubois. Dans la photographie de droite, lord Kitchener, le général Foch, le général Dubois, M. Millerand et le général Joffre viennent de passer une revue de nos troupes.

Sur le Front Russe

La forteresse de Kovno, sur le Niémen, a succombé sous les efforts allemands après une résistance désespérée ; les forts ouest furent écrasés sous les obus des grosses pièces de siège ; puis les Allemands lancèrent leurs colonnes d'assaut, on dit treize divisions, et la place fut emportée : les assaillants ont subi des pertes énormes. Kovno était une tête de pont importante plutôt qu'une grande forteresse ; sa position n'est point comparable ni à Kiev, ni à Brest-Litovsk, ni à Dunabourg ; l'événement n'en est pas moins regrettable car la résistance de la place eut encore retardé l'avance des Allemands vers Vilna.

Novo-Georgievsk, qui est investie, tenait encore le 10 août ; les combats ont été très opiniâtres autour de la place ; toutefois l'artillerie allemande avait réussi à réduire au silence les canons russes et à détruire les fortifications du secteur entre la Wkra et la Narew ; les Russes ont été obligés de se replier sur la rive droite de la Wkra, ce qui a permis à l'ennemi de concentrer ses efforts sur le secteur nord entre la Wkra et la Vistule ; la place devra subir le même sort que Kovno.

Les armées austro-allemandes ont poursuivi leurs mouvements en vue du grand enveloppement des forces russes ; mais elles ont subi quelques échecs sérieux ; sans reprendre véritablement l'offensive, nos alliés ont donné, dans leur retraite, quelques formidables coups de boutoir.

C'est ainsi que l'aile gauche allemande, qui s'avancait vers Riga, a été refoulée, suivant le communiqué du 13 août, entre Mitau, Riga et Kovno ; les Allemands ont été repoussés au delà de l'Aa ; dans les directions de Jakobstadt et de Dunabourg, ils ont dû battre en retraite et appeler à leur secours plusieurs corps d'armée.

Sur le front entre la Narew et le Bug des combats opiniâtres ont eu lieu ; toutes les attaques ennemies ont échoué, notamment le 14 août où il a éprouvé de grosses pertes. Sur la rive gauche de la Narew supérieure, les Russes ont repoussé une série d'attaques impétueuses des Allemands dans les directions de Biélostok et de Biélok. Les 17 et 18 août, les Allemands ont attaqué avec obstination les troupes russes placées sur le Bobr inférieur dans la direction de Biélok, le long du chemin de fer de Tcheremkha et de Wlodawa.

Près de cette dernière localité, les Russes ont infligé, vers le 12 août, un gros échec aux armées de Mackensen qu'ils ont refoulées vers le sud d'une vingtaine de kilomètres ; les Allemands auraient perdu dans cette



Plusieurs membres de la commission sénatoriale de l'armée ont visité le front ; voici MM. Doumer et Charles Humbert s'entretenant avec des officiers des armées du général Dubail.

S'il a assez de munitions, s'il a reçu les renforts qui lui sont nécessaires il pourra attaquer à son tour ; mais on peut être certain qu'il ne le fera qu'à bon escient.

La flotte allemande, qui avait échoué le 8 août à l'entrée du golfe de Riga, est revenue le 18 en forces plus considérables et les vaisseaux russes ont été obligés de se replier sur une position plus proche. Si les Allemands parviennent à forcer l'entrée du golfe Riga, la flotte russe devra se retirer à Revel, car elle est inférieure comme puissance à la flotte ennemie.

Au Caucase, les Russes ont remporté plusieurs succès contre les Turcs. Un long communiqué de l'état-major russe a relaté les opérations qui se sont poursuivies en Arménie dans la vallée de l'Euphrate.

Les Turcs, ayant réuni des forces importantes, avaient obligé les Russes à reculer ; mais ceux-ci s'étant regroupés prirent une offensive énergique vers le 5 août et, après plusieurs manœuvres heureuses, battirent les Turcs au col de Mergbémir ; onze divisions furent culbutées et forcées à une retraite désordonnée ; au cours de la poursuite les Russes enlevèrent de nombreux trophées à l'ennemi.

Depuis lors, les Turcs ont essayé de se reformer et de résister ; mais toutes leurs tentatives ont échoué aussi bien dans la région d'Olty que dans celle de Van.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 44 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, à l'ensemble des documents parus à la page 9 de ce fascicule et intitulé une " Piscine en plein air ".

Le Jury a ainsi motivé sa décision : « L'ensemble de ces quatre photographies constitue un document des plus intéressants par ce fait qu'il montre les états successifs d'une construction sur le front. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

Toutes les photographies que publie le " PAYS DE FRANCE " sont la reproduction exacte de la vérité, on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

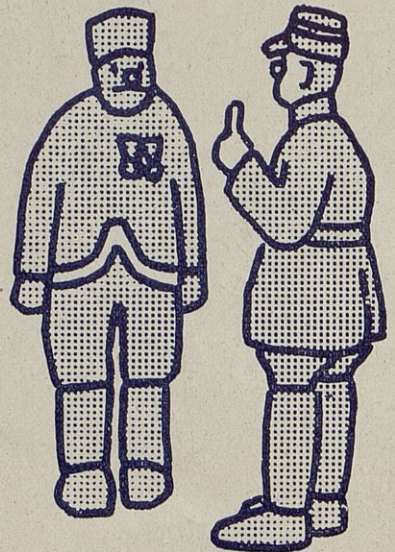
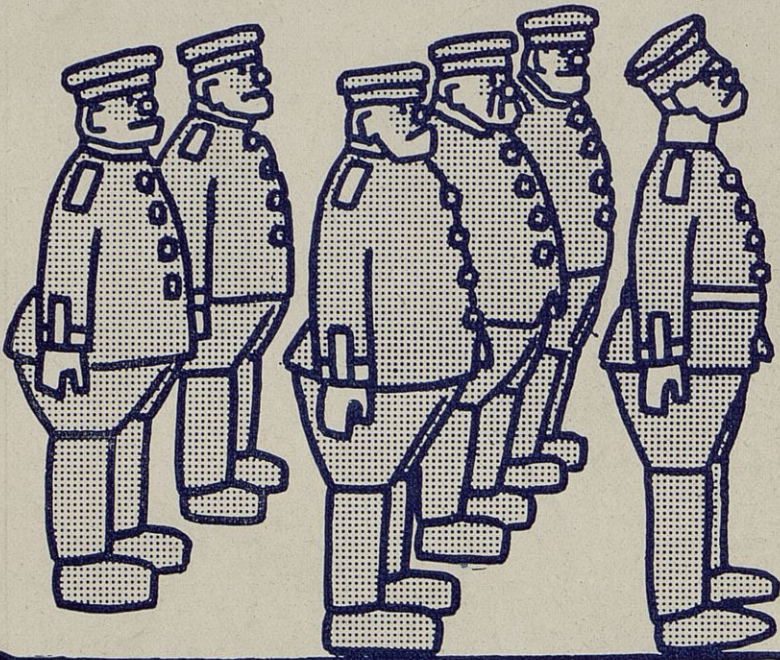
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



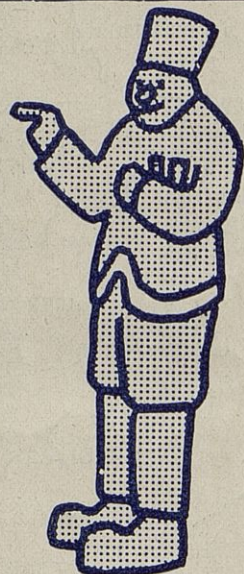
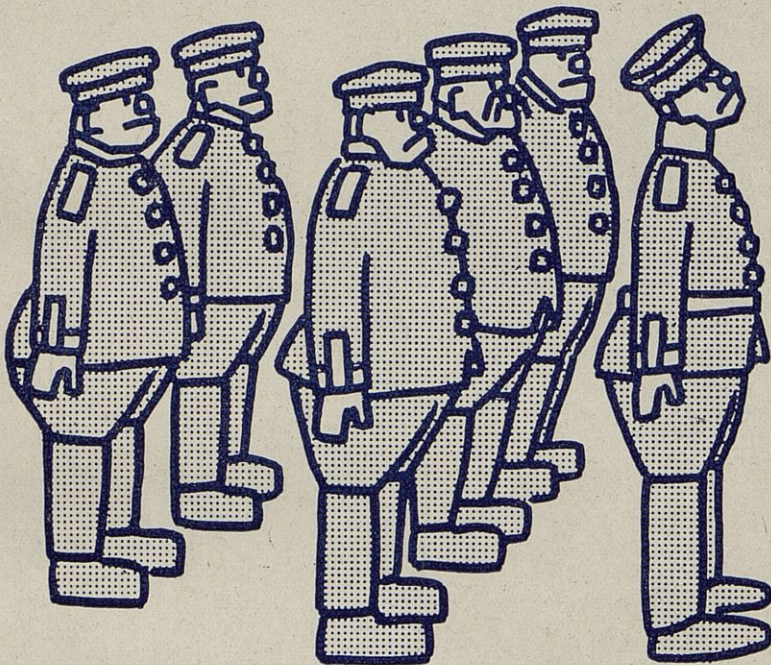
LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures

Y A PU COMPRENDRE...



TU VAS LES GARDER SIDI... S'IL Y EN A UN QUI BOUGE TU LUI COUPERAS LA TÊTE.



TOI TU BOUGES

LI TOUT BOUGER MA CAPITAIN ALORS... LI TOUT COUPER TÊTES

